

UNIVERSITE DU QUEBEC

THESE

PRESENTEE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS

(LETTRES QUEBECOISES)

PAR

PAUL PERREAULT

BAC. SPEC. EN LETTRES (LITTERATURE FRANÇAISE)

ERROL BOUCHETTE: SA PENSEE - SON OEUVRE

AVRIL 1976

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

ERROL BOUCHETTE: SA PENSEE - SON OUVRE

RESUME

L'oeuvre d'Errol Bouchette s'inscrit à l'intérieur d'une préoccupation socio-économique. Le Québec au début du XXe siècle, plus que toutes autres provinces du Canada, souffre d'un manque d'industries et de capitaux privés. Cela se traduit par une émigration massive de sa population et place cette province au dernier rang dans le secteur de l'économie canadienne. L'oeuvre de Bouchette analyse les causes de la faiblesse économique des Canadiens français et propose des moyens d'action susceptibles de transformer la société canadienne-française tant sur le plan social qu'économique.

Idéologiquement l'oeuvre de Bouchette vient contrarier l'idéologie dominante traditionnelle axée sur la langue, la foi et le sol. À ceux qui proposent une société surtout agraire, Bouchette défend la thèse d'une société industrialisée et une participation accrue de l'Etat en ce domaine.

La thèse ci-jointe cherche à discerner la part d'originalité et de conservatisme de cette pensée d'une part, et les composantes sociales, économiques et politiques d'autre part. Pour ce faire nous avons divisé notre travail en trois chapitres. Les deux premiers chapitres sont une analyse de la pensée d'Errol Bouchette par lui-même. Le troisième chapitre ex-

plore cette pensée de l'extérieur en nous situant sur le plan sociologique et mythique.

Au premier chapitre nous étudions successivement la pensée économique, sociale et politique de l'auteur. Cette analyse se fait à partir de ses essais théoriques écrits entre 1900 et 1912.

Dans le deuxième chapitre, nous étudions la pensée d'Errol Bouchette à travers son unique œuvre romanesque: Robert Lozé, publiée en 1903. A partir d'une analyse de la structure romanesque, des personnages secondaires et principaux, de l'idéologie proposée, se dégagent l'ordre social tel que perçu par l'auteur ainsi que sa vision du monde et de la société. L'étude de Robert Lozé nous amène à étudier l'espace existentiel, les sources d'influences qui transcendent en quelque sorte toute la pensée d'Errol Bouchette.

Ainsi, au troisième chapitre, nous nous dégageons du "message" de l'œuvre pour tenter de découvrir les sources d'inspiration de cette œuvre et, ce, indépendamment de l'intention ou du but poursuivi par l'auteur. Avec des théoriciens tels que Barthes, Demarcy, Dourbes, Eliade et autres, sociologie et mythes s'unissent pour dégager les nouvelles relations pour l'homme de vivre le monde et la société s'il y a lieu.

Paul Perreault
Paul Perreault,
Candidat à la Maîtrise
es Arts, Lettres.

Jean-Paul Lamy
Jean-Paul Lamy,
Directeur de thèse.

TABLE DES MATIERES

<u>REMERCIEMENTS</u>	4
<u>INTRODUCTION</u>	6
<u>CHAPITRE 1: L'INDEPENDANCE ECONOMIQUE DU CANADA FRANCAIS</u>		
a) Emparons-nous de l'industrie.		
b) Le rôle de l'Etat.		
c) L'éducation nationale.		
d) Le Canada et la province de Québec.		
e) Conclusion		11
<u>CHAPITRE 2: ROBERT LOZE, STRUCTURE ET IDEOLOGIE</u>		
A- Résumé.		
B- Structure de l'oeuvre:		
a) Les différentes parties.		
b) Les saisons.		
c) Les milieux sociaux:		
1) Les personnages du passé.		
2) Les personnages secondaires.		
d) L'idéologie véhiculée par les principaux personnages: Robert et Jean Lozé:		
1) Robert Lozé: la naissance d'une conscience sociale.		
2) Jean Lozé: un nouvel espace idéologique à vivre.		
C- Conclusion		32
<u>CHAPITRE 3: L'ESPACE EXISTENTIEL DANS ROBERT LOZE</u>		
A- Le thème de la richesse matérielle.		

B-	Quelques figures issues de l'idéologie bourgeoise:	
1)	Le bateau.	
2)	La mythologie bourgeoise.	
C-	L'ordre social dans Robert Lozé.	
D-	Robert Lozé et le mythe.	
E-	Conclusion	70
 <u>CONCLUSION</u>		98
 <u>CHRONOLOGIE</u>		105
 <u>BIBLIOGRAPHIE</u>		106
 <u>ETUDES:</u>		
A-	<u>LIVRES ET BROCHURES</u>	110
B-	<u>ARTICLES DE REVUES</u>	112
C-	<u>ARTICLES DE JOURNAUX</u>	114
D-	<u>LECTURES COMPLEMENTAIRES</u>	114
E-	<u>LECTURES SPECIALES SUR LE MYTHE</u>	115
 <u>ANNEXE A</u>		117
 <u>ANNEXE B</u>		122
 <u>ANNEXE C</u>		124

REMERCIEMENTS

à mon directeur de thèse, M. Jean-Paul Lamy, d'avoir accepté de me diriger dans ce travail, les heures accordées à la correction et aux entrevues, ainsi que pour ses conseils judicieux.

aux professeurs qui ont accepté de participer à la soutenance de cette thèse.

aux confrères et amis pour leurs encouragements et leur support bienveillant.

à mon épouse, Ghyslaine, pour sa générosité et sa patience. Je la remercie pour l'encouragement apporté tout au long de mes études ainsi qu'au cours de la rédaction de cette thèse.

Je dédie cet ouvrage à mes filles: Annie et Andrélise, dans l'espoir qu'elles conservent toujours ce don merveilleux de sentir la vie qui est expérience mythique authentique: oralité, globalité et instantanéité.



M. ERROL BOUCHETTE

INTRODUCTION

Le Canada et la province de Québec, au début du XXe siècle, sont marqués par une industrialisation massive. Ce phénomène industriel est relié à une demande accrue en produits agricoles et forestiers venant de l'Angleterre et des Etats-Unis. Le chemin de fer, signe tangible du progrès, relie l'Est à l'Ouest.

Sur le plan national, Ottawa s'affirme de plus en plus comme le centre des décisions politiques et économiques sous l'oeil fidèle de l'Angleterre. La consécration d'une carrière publique se fait au niveau du gouvernement central, couronnée par un titre ou une décoration britannique. Au Québec, la province se contente d'une parodie de pouvoir. L'élite dominante, cléricale et politique, défend l'idée du statu quo basée sur le principe d'une harmonie devant exister entre les deux races peuplant le Canada. Les dirigeants canadiens-français, d'autre part, défendent la triple couronne de la foi, de la langue et du sol. Ils enrichissent leur pensée d'une partie de la linguistique industrielle de l'époque. Mais sous cette prose à saveur de progrès, rien ne change en profondeur. La collectivité canadienne-française, de concert avec l'histoire officielle, est de descendance paysanne et doit, à ce qu'il semble, vivre et mourir ainsi. Le citadin, l'ouvrier, même si on en parle de temps à autre, demeurent des marginaux par rapport à l'idéologie dominante traditionnelle.

Face à cette réalité, des esprits lucides, inspirés des idées libérales du siècle précédent, éveillés par des études d'ordre économique et sociologique, tentent d'orienter la pensée traditionnelle dans la voie du modernisme.

Errol Bouchette, dont il est question dans cette étude, par son langage neuf et la vision qu'il a de la société future, fait partie de ce groupe. Dès 1900, à l'idéologie agraire, il superpose l'idéologie d'un monde industrialisé. Inspirée par la pensée de sociologues et d'économistes aux prises avec les problèmes de la grande industrie, l'oeuvre de Bouchette se présente comme un avertissement. Le Canada, et tout particulièrement la province de Québec, doivent se prévenir des forces grandissantes de l'industrie et des capitaux étrangers. Ils ne peuvent contrer ces puissances nouvelles qu'en développant par eux-mêmes et pour eux-mêmes leurs richesses naturelles. Libérer économiquement les Canadiens français par l'industrie devient la pierre angulaire sur laquelle s'édifie sa pensée.

Cette pensée s'élabore à partir d'influences diverses. Son programme de réforme industrielle et scolaire s'inspire surtout d'auteurs français, tandis que sa critique du socialisme et la défense du libéralisme économique s'appuient surtout sur les Encycliques et des penseurs anglais. Sur le plan politique, l'influence de son milieu familial semble déterminante. La famille Bouchette, selon la biographie qu'en trace Clorinde de Serres, se lie, au lendemain de la Conquête, à l'aristocratie anglaise. C'est une famille très active au niveau des affaires publiques et nationales. La protection que leur accordent les nouveaux conquérants est récompensée par une fidélité avouée des Bouchette aux intérêts britanniques. Aussi, compte tenu de ces faits, nous donnons un résumé succinct des antécédents familiaux d'Errol Bouchette.

Son grand-père, Joseph Bouchette, fut un géographe arpenteur célèbre à son époque. Il a publié quatre volumes

de géographie: 1- Description topographique de la province de Québec, Londres, 1813. 2-General report of an official tour the new settlement of the Province of Lower Canada, Québec, 1825. 3- The British Dominions in North America, 2 vol., Londres, 1831. 4- A topographical Dictionary of the Province of Lower Canada, Londres, 1831. Dans sa nouvelle, Robert Lozé, Errol Bouchette fait mention des travaux de son grand-père.

L'éducation de son père sera surtout anglaise. Celui-ci, lors de voyages à Londres, est influencé par les idées libérales de l'époque. C'est ainsi que nous le voyons au côté du docteur Nelson en 1837-38, luttant pour la reconnaissance de la liberté parlementaire. Dans ses Mémoires, publiées en 1903 par son fils, Robert-Shore-Milnes Bouchette donne son interprétation de la rébellion et fait part de son admiration pour l'Angleterre et ses institutions. Dans cet écrit, le père de Bouchette justifie à plusieurs reprises son geste de rébellion. Il réaffirme sa loyauté à la couronne britannique et celle de tous les Canadiens. Plusieurs des idées contenues dans l'œuvre de Bouchette, fils, se retrouvent dans ces Mémoires, telles la fidélité à l'Angleterre, la crainte d'une annexion américaine, l'interprétation sur l'action des patriotes, le désir d'une harmonie entre les deux races qui peuplent le Canada, la responsabilité ministérielle considérée comme l'équivalent d'une liberté politique presque absolue. C'est ainsi qu'à l'intérieur de cette pensée familiale, nous pouvons discerner une évolution dans la pensée politique et nationale. Le grand-père d'Errol Bouchette a les yeux tournés vers Londres. Il est sujet britannique à part entière. Son père, après les troubles de 1837-38, s'affiche surtout comme canadien, sans distinction de race et de culture, tout en reconnaissant

la domination anglaise. Errol Bouchette, plus éloigné de l'influence anglaise britannique, perçoit avec plus d'accuité la dualité canadienne et la difficulté de vivre cette différence.

Errol Bouchette est né le 2 juin 1862, à Québec. Enfant, il fréquente une école pour garçonnets à Ottawa, dirigée par les Soeurs Grises. Puis on le retrouve au Petit Séminaire de Québec pour ses études secondaires. Il étudie la Droit à l'Université Laval et est reçu membre du Barreau de Québec en 1885. Il a vingt-trois ans. Attiré par le journalisme, il rédige dès cette année deux chroniques pour le compte de La Revue Canadienne. Ces articles portent sur l'actualité internationale, nationale et provinciale. A cette époque le jeune journaliste considère le Canada comme dépendant de la couronne d'Angleterre. Ainsi, lors du procès de Louis Riel, il s'interroge sur la légalité du jury composé à cet effet. Pour Bouchette le crime de haute trahison relève de la juridiction du parlement britannique et une colonie, telle le Canada, ne peut légiférer en ce domaine. Il devient ensuite rédacteur à l'Electeur à Québec. Il est également attaché à La Minerve et à L'Eten-dard de Montréal, en plus d'être correspondant du Globe de Toronto. De 1898 à 1900, il accompagne Sir Henry Joly de Lotbinière, ministre fédéral du Revenu de l'Intérieur. De 1900 jusqu'à sa mort, en 1912, il sera bibliothécaire-adjoint à la bibliothèque du Parlement à Ottawa.

Afin de mieux saisir la pensée et l'œuvre de cet auteur, nous avons divisé notre travail en trois parties. La première est une analyse de ses écrits à caractère économique. Nous en dégageons son programme de réforme sociale, économique et industrielle, ainsi que la façon dont il envisage les relations entre les deux groupes ethniques ca-

nadiens. En deuxième lieu, nous procérons à l'analyse de son oeuvre romanesque, Robert Lozé. Nous étudions la technique du roman, l'idéologie, les personnages, le temps et l'espace. Finalement, comme cette oeuvre contient certains éléments d'apparences mythiques, la nouvelle est étudiée sous cet aspect. Dans le troisième chapitre, ce n'est pas tant l'idéologie qui nous intéresse que les composantes existentielles de la vision d'une société transformée et qui se veut nouvelle.

Certes, nous sommes conscients que nous n'avons pas épuisé le sujet et que tout n'a pas été dit. Au cours de ce travail nous avons évité le plus possible de nous écartier du sujet choisi, soit la pensée et l'oeuvre d'un auteur. Cette limite imposée empêche sans doute des comparaisons intéressantes avec d'autres œuvres similaires ou de la même époque. Par contre, elle nous permet une étude plus approfondie de l'oeuvre. Aussi, tel qu'il est, nous espérons que ce travail, à côté des autres études de cette époque, sera en mesure de contribuer à une meilleure connaissance de ce temps lointain et pourtant, par certains aspects, si près de nous encore.

CHAPITRE 1

L'INDEPENDANCE ECONOMIQUE DU CANADA FRANÇAIS

"Ah! ne nous y trompons pas. Nous n'accomplirons nos destinées qu'à la condition d'être de toutes manières les forts de notre siècle. Nous n'y arriverons que par un effort constant et bien dirigé; par la résolution inébranlable de mettre en honneur et en pratique parmi les nôtres cette science "qui constate (et qui applique) les lois générales déterminant l'activité et l'efficacité des efforts humains pour la production et la jouissance des différents biens que la nature n'accorde pas spontanément et gratuitement à l'homme". (...) L'effort ainsi compris nous donnera tout: la puissance économique d'abord qui est la base nécessaire de toute oeuvre nationale, sociale et civilisatrice; puis, conséquences qui naturellement en découlent, l'autorité et l'influence de toutes nos classes, et plus particulièrement de nos hommes publics qui ont tant besoin pour être écoutés d'un puissant appui populaire. C'est alors que la confiance qui provient de la force consciente mise à l'épreuve nous confirmera dans la possession de ces biens immatériels qui sont notre héritage le plus précieux, que nous tiendrons la baguette magique qui révèle les trésors de l'âme et fait éclore toutes les fleurs de l'esprit".

Errol Bouchette, dans L'Organisation des industries forestières, p. 415.

L'INDEPENDANCE ECONOMIQUE DU CANADA FRANÇAIS:

L'indépendance économique devient l'axe central autour duquel converge la pensée de Bouchette. A ce thème s'intègre un à un tous les éléments d'une société parfaitement organisée. Par ce moyen, la province de Québec assure la sauvegarde de ses droits fondamentaux; consacre l'indépendance politique des individus et de la collectivité; évite les saignées tragiques d'une émigration massive et coûteuse démographiquement pour le pays; permet le développement des arts, des lettres et des sociétés savantes; devient la clef du progrès et la source d'occupation utile pour tous et chacun; et, finalement, assure au peuple la maîtrise de son destin. Par la richesse matérielle, conquise au service du pays, la province de Québec peut naître au monde à l'égal des autres nations libres. Elle ne pourra y parvenir cependant sans une transformation de certains modes de vivre et de penser. Pour Bouchette, la langue, la foi et le sol ne suffisent plus à donner aux Canadiens français la perspective d'un avenir nouveau, à créer les formes d'une liberté nouvelle et progressive. Ainsi

la charrue, la tribune, la chaire nous appellent; laissons le gain matériel aux natures plus grossières. Peut-être fut-il un temps où ce sophisme pouvait servir, mais ce temps est passé. Les idées et les circonstances ont bien changé¹.

Il s'agit donc pour l'auteur de vivre selon son époque, d'arrêter de fixer le passé, dépasser la vie traditionnelle et emprunter une autre voie que celle des ancêtres si on veut accéder à l'indépendance économique du pays. Celle-ci

1- Errol Bouchette, L'évolution économique de la province de Québec, MSRC, Section 1, 1901, p. 122.

ne saurait s'acquérir sans le développement et la prise en main de l'industrie.

a) "Emparons-nous de l'industrie":

Des études en économie et en sociologie ont éclairé Errol Bouchette sur certaines réalités sociales, notamment en ce qui concerne l'industrie et le capital et leur implication dans un milieu donné. Ces études l'amènent également à analyser d'une façon plus substantielle et objective la société canadienne et canadienne-française. Les statistiques de l'époque révèlent la faiblesse économique de la province de Québec par rapport aux autres groupes canadiens: "ne l'oublions pas, le groupe français du Canada, malgré ses qualités d'ordre physiques et intellectuelles, tombe économiquement au dernier rang des groupes canadiens"². Cet état s'explique en bonne partie par l'absence d'industries et d'une politique de développement en ce domaine au niveau national. Le vide qui existe dans ce secteur explique en bonne part l'émigration de près de la moitié de la population active de la province de Québec. C'est peut-être la "canaille"³ qui s'en va comme le laisse entendre un parlementaire fédéraliste au lendemain de la Confédération, mais pour Bouchette il n'en est pas ainsi:

2- Id., L'indépendance économique du Canada français, Montréal, Wilson et Lafleur, 3^e édition, 1913, p. 147.

3- Honoré Beaugrand, "N'était-ce pas l'un de ces hommes grand architecte de la confédération et fondateur du servilisme érigé en principe, qui disait de l'émigration canadienne:

-- Laissez donc faire; ce n'est que la canaille qui s'en va. Les bons nous restent et le pays ne s'en portera que mieux".

(Allusion à Sir G.-E. Cartier dans Jeanne la Fileuse, p.171)

ce n'est ni notre climat ni notre drapeau qui ont donné lieu à cet exode de nos enfants. (...) Ils sont partis parce que nous les avons chassés. Au sein de richesses incalculables nous n'avons pas su leur fournir le travail et le pain⁴.

L'implantation d'industries permettrait donc à la population et tout particulièrement à la jeunesse instruite et ouvrière de jouer un rôle utile dans l'édification de la société, ce qui n'est pas le cas à l'époque selon l'auteur:

il n'y a chez nous presque pas de carrière pour les jeunes talents dans les sciences, les arts, la littérature et l'industrie; (...) une foule de jeunes gens qui devraient être des producteurs utiles, les forces vives de la nation, ne sont que des parasites qui végètent dans toutes positions inférieures⁵.

A un niveau supérieur, la même situation subsiste. Si la cohorte de tribuns, d'avocats, de notaires ne cessent de proliférer au Québec, il n'existe pas par contre "d'élite patronale, économique, agricole et industrielle"⁶. Sur le plan canadien, les Canadiens français sont défavorisés au profit d'une main d'œuvre anglaise. Ils demeurent la minorité dans les secteurs de l'industrie et du commerce. On n'y retrouve pas d'ingénieurs ni d'armateurs. En ce qui concerne l'exploitation et la construction du chemin de fer, "les noms Canadiens français figurent en bien petit nombre sur la liste d'actionnaires, de gérants et d'employés"⁷. Au Québec, les forêts sont exploitées en grande majorité par des capitaux étrangers.

4- Errol Bouchette, L'Indépendance économique du Canada...p. 37.

5- Id., Emparons-nous de l'industrie, Imprimerie Générale, Ottawa, 1901, p. 14.

6- Id., L'indépendance économique du Canada français, p.114.

7- Id., Emparons-nous de l'industrie, p. 10.

C'est ainsi que le fait d'améliorer la condition économique devient "pour les Canadiens français (d'un) intérêt vital"⁸. Et "s'emparer de l'industrie" devrait devenir le mot d'ordre du Québec, la préoccupation majeure des élites dirigeantes, politiques et cléricales, où tous et chacun auraient à y gagner.

Dans ses premiers essais, Bouchette a tendance à associer la faiblesse des Canadiens français dans les secteurs de l'industrie et du commerce à une faiblesse inhérente à leur caractère. Repoussant toutes explications sociales et historiques, il écrit:

Toutes ces explications, sous une apparence de vérité, sont fausses. Si elles étaient vraies elles seraient un indice de faiblesse, car ce sont les peuples faibles qui se laissent gouverner par le hasard; les forts triomphent des circonstances adverses⁹.

Par la suite, il en arrive à une interprétation plus conforme à la réalité. Tout en détruisant le mythe de l'inaptitude des Canadiens français pour le commerce et l'industrie¹⁰, il dégage certains éléments qui expliquent la différence économique entre les deux groupes. Il n'exclut pas totalement l'élément humain, mais la différence économique s'explique surtout par l'aide de Londres "en hommes, en argent et connaissances"¹¹. On indemnisa les Loyalistes

8- Ibid., p. 4.

9- Ibid., p. 11.

10- Id., Vues patriotiques: du goût des Canadiens-français pour les arts industriels et du parti qu'on en pourrait tirer, dans La Nouvelle-France, Tome III, Octobre 1904, no. 10, pp. 449-463.

11- Id., L'indépendance économique du Canada français, p. 114.

"par de larges concessions territoriales (et plus tard) le capital anglais (...) est (...) venu commanditer la plupart de leurs industries"¹². C'est ainsi que l'Ontario a pu développer un système d'éducation plus adéquat. Quoique mieux organisé, celui-ci n'est pas exempt du problème de l'émigration: "L'Ontario perd non seulement ses cultivateurs et ses artisans, mais aussi son élite"¹³. Cette analyse bien que sommaire, révèle une préférence marquée de l'Angleterre à l'endroit de l'élément anglais du Canada. Cependant l'auteur n'en tire aucune conclusion en ce sens. Il ne s'interroge pas si cette réalité n'est pas le fait d'une politique discriminatoire de Londres face à la population française du Canada dans le secteur économique. Ce lapsus s'explique peut-être par le fait que Bouchette considère le développement industriel du domaine provincial:

la mise en oeuvre d'une telle idée n'appartient pas au gouvernement central, bien que celui-ci puisse y participer et y aider indirectement mais puissamment. Chaque province doit prendre l'initiative en veillant à la conservation et au développement de ses ressources variant dans chacune, les mesures à prendre peuvent être différentes¹⁴.

Et aucune province ne saurait arriver à cette fin sans "une politique industrielle, (...) c'est-à-dire une organisation complète des ressources de la nation, de façon à lui permettre de faire face aux nouveaux problèmes qui se présentent"¹⁵. Un de ces nouveaux problèmes consiste à se

12- Ibid., p. 118.

13- Id., Les points de contact avec la population anglaise, dans La Revue Canadienne, 1905, Tome 1, p. 605.

14- Id., La nécessité d'une politique industrielle et ce qu'elle devrait être, dans La Revue Canadienne, Tome 2, 1905, p. 140.

15- Ibid., pp. 136-137.

prévenir d'une agression des trusts capitalistes plus néfastes qu'une domination politique et militaire:

Les capitaux, les forces industrielles se concentrent entre les mains d'hommes puissants et audacieux qui ont conçu la pensée de faire du monde entier leur tributaire¹⁶.

Face à cette menace, il devient donc "vital" que chaque nation s'organise et s'en prévienne par une législation visant à protéger ses ressources naturelles. Dans la réforme préconisée, Bouchette demeure prudent et modéré. Il préfère procéder par étapes. Il ne s'agit pas pour l'instant de développer l'ensemble des richesses naturelles du pays. Il faut avant tout "s'emparer de l'industrie, surtout de l'industrie forestière, dont la nature semble lui avoir préparé un monopole"¹⁷. Pour arriver à cette fin, l'auteur propose la création d'une association forestière. Celle-ci serait composée de professionnels, mais surtout "d'industriels éclairés et patriotiques, soucieux du succès général de l'œuvre et dont l'autorité contribuerait à étendre son influence sur le territoire où elle opérerait"¹⁸. Une fois bien développée la petite et la moyenne industrie, la société pourrait par la suite s'occuper de la grande industrie et du développement des autres secteurs, telles les mines, la houille, la métallurgie...

16- *Id.*, L'Evolution économique de la province de Québec, p. 117.

17- *Id.*, L'organisation des industries forestières, dans La Revue Canadienne, Tome 2, 1905, p. 407.

18- *Ibid.*, p. 391.

La tâche de la société des industries forestières, très pénible au début, parce qu'il lui faudra s'occuper de détails élémentaires et lutter contre l'ignorance publique, deviendrait bien-tôt plus agréable. Elle resterait libre de s'occuper des autres branches du développement industriel et sa surveillance ne serait plus qu'une question d'administration régulière. Elle pourrait dès lors donner toute son attention à l'industrie proprement dite 19.

Ainsi, par la mise en application d'une véritable politique d'exploitation et de préservation des ressources naturelles; par l'action concertée des dirigeants et des corps intermédiaires, la nation canadienne-française sera en mesure d'éviter les dangers auxquels s'expose un peuple qui laisse le soin à d'autres d'exploiter le pays:

Un peuple n'est jamais en sûreté lorsqu'il laisse inexploitées les ressources de son pays. S'il ne les exploite pas lui-même d'autres viendront les exploiter pour lui et se donneront un prétexte pour intervenir dans ses affaires. Ou bien encore il se formera dans le pays une oligarchie industrielle qui n'est pas moins à craindre 20.

Cependant une politique de développement industriel ne pourrait se réaliser sans le secours de l'Etat.

b) Le rôle de l'Etat:

A l'époque où Bouchette rédige ses essais, le Québec

19- Ibid., p. 397.

20- Id., L'évolution économique de la province de Québec, p. 117.

manque de capitaux privés. On note l'absence d'une véritable classe patronale, industrielle et financière. La réforme préconisée par l'économiste ne peut donc espérer réussir "sans une impulsion donnée soit directement, soit indirectement par la volonté collective, c'est-à-dire l'Etat"²¹. L'économiste précise cependant les limites de l'intervention gouvernementale en matière industrielle. L'exemple de la Hongrie illustre sa pensée:

Ils (les Hongrois) ont adopté le système d'aide temporaire sous forme de subside, d'enseignement et d'exemption d'impôts. Ils se contentent de donner l'impulsion aux initiatives, sans les couvrir d'une protection qui serait de nature à leur enlever toute énergie et à les endormir dans une quiétude dangereuse²².

Tout en accordant une aide financière, l'Etat doit légiférer sur le mode d'exploitation des richesses naturelles, ceci dans le but d'en assurer la permanence. Il se doit de promulguer des lois précises et de les mettre "rigoureusement en vigueur"²³. On éviterait ainsi une exploitation outrancière du pays par les capitaux étrangers et américains qui "s'en iraient en ne nous laissant que des ruines"²⁴. D'une façon générale, le rôle de l'Etat est de veiller à "la conservation du climat, du territoire cultivable, des forces hydrauliques, des forêts, des mines, de toutes richesses naturelles qui ne se reproduisent pas"²⁵. Plus loin, il va jusqu'à proposer une vision d'un Etat socialiste. S'inspirant d'une étude du système allemand, le gouvernement de la

21- Id., L'indépendance économique du Canada français, p.301.

22- Id., Emparons-nous de l'industrie, p. 34.

23- Id., La protection et l'exploitation des forêts, dans La Revue Canadienne, Tome 2, 1905, p. 299.

24- Id., L'organisation des industries forestières, p. 298.

25- Id., La nécessité des industries forestières..., p. 138.

province de Québec, écrit-il, doit devenir le "centre scientifique (...) le protecteur de l'ouvrier et le banquier de l'industrie"²⁶.

Malgré la promotion accordée à l'Etat, Bouchette demeure un anti-socialiste convaincu. Il associe le socialisme au paternalisme; à un système qui ne peut aboutir "qu'à la tyrannie oligarchique"²⁷; à "un trust gigantesque dont le gouvernement serait le centre"²⁸ comparable au régime social du Pérou au temps des Incas. Sur un autre plan, le socialisme, détruisant toute concurrence, risque de créer "une quiétude qui dégénérerait en décadence"²⁹. Bouchette ne semble pas avoir étudié d'une façon personnelle les principes du socialisme. Sa critique s'inspire surtout des auteurs dont il étudie la pensée économique et sociale. C'est ainsi que lui-même ne voit pas le socialisme comme irréligieux ou immoral. Mais, ajoutera-t-il, "les hommes les plus éclairés nous déclarent qu'il est anti-social"³⁰. Bouchette n'élabore pas davantage sur cet aspect. On peut supposer que l'auteur s'appuie avant tout sur les Encycliques de l'époque. D'une façon générale, la vision sociale de l'économiste s'inspire du libéralisme économique, de l'utopie américaine, du capitalisme modéré, des principes de la démocratie et de la morale sociale des Encycliques de l'époque.

Le capitalisme et le libéralisme économique basés sur le principe de la concurrence sont plus aptes à former un peuple fort en le forçant à rester toujours en éveil. Et

26- *Id.*, Emparons-nous de l'industrie, p. 33.

27- *Id.*, Un mot de la question sociale, dans *La Revue Canadienne*, Tome 1, 1905, p. 123.

28- *Id.*, La nécessité d'une politique industrielle..., p. 138.

29- *Id.*, Un mot de la question sociale, p. 127.

30- *Ibid.*, p. 123.

les excès du capitalisme peuvent être corrigés par "l'altérité, c'est-à-dire du christianisme en action"³¹. A plus ou moins longue échéance, sur le plan social, la démocratie, selon l'auteur, viendra adoucir les excès du libéralisme économique. Le droit au suffrage universel devenant le moyen par lequel les "masses prolétaires" peuvent espérer un sort meilleur. Pour Bouchette, le monde américain offre l'image la plus parfaite d'un ordre social où il est "possible à chacun d'arriver par son travail à la condition que comporte son talent"³².

La réforme industrielle et sociale préconisée par Errol Bouchette ne peut se réaliser sans le secours d'une opinion publique éclairée. Elle ne saurait s'établir et se maintenir sans une élite animée de sentiments nationaux et patriotiques dont les intérêts publics passent avant les intérêts personnels. Elle ne saurait atteindre l'objectif visé sans le secours d'ouvriers spécialisés, conscients de leur rôle de citoyens et de leurs droits d'ouvriers. Cette conquête économique, dans la province de Québec, ne peut s'accomplir sans un effort collectif orienté par l'Etat. Et l'on ne pourrait atteindre tous ces objectifs sans l'instauration d'un système scolaire organisé, soutenu par une éducation populaire et nationalisée.

c) L'éducation nationale:

L'éducation devient une question primordiale. "C'est par l'éducation qu'on forme les nations"³³, écrira-t-il. Celle-ci, appuyée d'une instruction solide, se présente

31- Id., Un mot de la question sociale, p. 123.

32- Ibid., p. 127.

33- Ibid., p. 122.

la base d'une conscience sociale éclairée, nécessaire à l'indépendance d'esprit des individus et des peuples.

Au Québec, le peuple est mal préparé à affronter les changements sociaux qu'entraînent l'industrie et le monde moderne. Servie par un système scolaire déficient, la population est à demi-instruite ou ignorante. Même la classe privilégiée ne reçoit pas une instruction adaptée à la technologie et à la science moderne. L'éducation est peu ou pas organisée au niveau élémentaire. Elle est sélective au niveau supérieur en ce sens que seuls "les privilégiés, les riches (...) peuvent y avoir accès"³⁴. La scolarisation des francophones est inférieure à celles des anglophones et, ce, à l'intérieur même du Québec. Au niveau universitaire, par exemple, la population étudiante de Laval et sa succursale à Montréal représente 0.16% de la population française, tandis qu'à McGill et Lennoxville, la population étudiante représente 1.2% de la population anglophone québécoise³⁵. En outre, l'enseignement technique est presque absent dans le secteur français. Sur dix-neuf collèges classiques de langue française, dix-sept sont réservés surtout à l'enseignement de la théologie. Et dans son étude sur le clergé de cette époque, Pierre Savard note que "tous les séminaires ne possèdent pas un solide cours secondaire"³⁶. Au niveau de l'organisation scolaire aucun plan d'ensemble n'existe. Les écoles primaires sont contrôlées en partie par l'Etat, en partie par le clergé ou des institutions religieuses. Les collèges classiques tombent sous la juridiction totale

34- Ibid., p. 126.

35- Arthur Buies, La province de Québec, dans Emparons-nous de l'industrie, pp. 19-21.

36- Pierre Savard, La vie du clergé québécois au XIXe siècle, dans Recherches sociographiques, PUL, Volume VIII, no.3, Sept.-Déc., 1967, p. 272.

du clergé. L'éducation est donc en grande partie la responsabilité du corps clérical. Toutefois, Bouchette évite d'attaquer directement le clergé dans son analyse de la société canadienne-française. Il attribue l'état de décadence du peuple du Québec à une ignorance sociale généralisée. Le cultivateur, le notaire, l'avocat, l'homme politique, l'éducateur, chacun pris en particulier

n'a pas cru mal faire, il n'a pas pensé; il n'a pas su comprendre l'important problème social qui se présentait à lui, voilà tout. Ceux qui l'ont formé y avaient-ils pensé? Il est probable que non. Pourtant tous ont agi de la meilleure foi du monde. Nous ne plaignons pas de malhonnêtes gens, nous ne faisons que signaler certaines ignorances, au sens social de ce mot 37.

Il s'agit donc, maintenant que le mal est trouvé, de créer un système scolaire qui réponde aux besoins de l'époque. Bouchette en trace l'orientation générale et les priorités de l'heure aux responsables de ce secteur:

Ils comprennent bien qu'il ne s'agit plus seulement de former certains sujets d'élite pour défendre nos droits dans les assemblées délibérantes. Hauser de beaucoup le niveau et diriger tout autrement l'instruction et l'éducation d'au moins la moitié du peuple pour lui ouvrir toute grande de la voie du développement industriel, voilà ce qu'ils ont à faire 38.

Fortement inspirée par le système scolaire français, la réforme projetée cherche à englober toutes les sphères de l'activité humaine, sociale et nationale. L'enseignement

37- Errol Bouchette, L'indépendance économique du Canada français, p. 27.

38- Id., Vues patriotiques: du goût des Canadiens-Français..., p. 451.

ne deviendra "national, social et suffisant que lorsqu'on l'aura systématisé"³⁹. C'est-à-dire qu'il faut prévoir une organisation, un système "ou tout s'emboîte et se tient"⁴⁰. Le plan proposé rejoint en substance les objectifs du Rapport Parent. A l'élémentaire, l'auteur propose un enseignement généralisé, diversifié et gratuit. Au niveau supérieur, des "écoles de hautes sciences"⁴¹ viendront s'ajouter aux universités. Entre ces deux pôles, afin de répondre aux talents et aux aptitudes de chacun, "des écoles d'arts et métiers, écoles techniques, écoles continuées pour les jeunes ouvriers et cultivateurs"⁴² seront créées. Afin de ne pas alourdir le fardeau fiscal, les écoles existantes seront réaménagées à cet effet.

L'enseignement de la science et de la technique, sera enrichi par la philosophie, les sciences sociales, la géographie et l'éducation physique. Pour donner la chance à tous et chacun, un système de bourses viendra pallier à l'insuffisance pécuniaire des étudiants doués.

Ainsi par un tel système, l'ouvrier ne sera plus un "automate aveugle" mais une "intelligence" au service de l'industrie et du pays. Pour contribuer au développement d'un être libre et autonome, l'économiste propose de "raser les hautes murailles" qui entourent les maisons d'enseignement afin "que le jeune homme s'accoutume de bonne heure à

39- Id., L'éducation nationale, dans La Revue canadienne, Tome 1, 1905, p. 622.

40- Id., L'indépendance économique du Canada français, p. 132.

41- Id., L'instruction industrielle, dans La Revue Canadienne, Tome 2, 1905, p. 282.

42- Ibid., p. 282.

la liberté dont il doit jouir plus tard"⁴³. Aussi, par l'acquisition d'un agir autonome, par l'habitude de réfléchir dès le plus bas âge, disparaîtra cette image généralisée d'un peuple "habitué de plus en plus à rester en tutelle (et) déshabitué de penser"⁴⁴.

La politique d'indépendance économique telle que proposée suppose un pays indépendant et maître de sa destinée. Il s'agit de voir comment se présente pour l'économiste le lien colonial du Canada vis-à-vis l'Angleterre et la liberté des provinces au sein de la Confédération.

d) Le Canada et la province de Québec:

La pensée de Bouchette sur le plan politique tente de concilier trois composantes: sa loyauté britannique, sa nationalité canadienne et son patriotisme canadien-français. Il se fait le défenseur d'une co-existence pacifique entre les deux races qui peuplent le Canada et se présente comme un partisan du statu quo en ce domaine.

La confédération canadienne, selon l'auteur, forme une entité politique distincte et autonome au sein de l'empire britannique: "Elle n'est (...) ni une colonie ni une dépendance, mais une associée, jouissant tant en droit qu'en fait d'une autonomie parfaite"⁴⁵. Cette liberté s'est concrétisée par l'obtention du principe de la responsabilité ministérielle. Cette conquête du parlement responsable a eu pour effet de rendre le lien colonial si "élastique" que

43- Id., L'éducation nationale, p. 620.

44- Id., L'indépendance économique du Canada français, p. 66.

45- Id., Le Canada parmi les Peuples Américains, dans La Revue Canadienne, Tome 1, 1905, p. 11.

"les nations qui composent l'empire peuvent espérer (...) évoluer sans heurt"⁴⁶. Il devient donc inutile pour le Canada de désirer une indépendance totale. D'autant plus que, aux yeux de l'auteur, le lien colonial est plus avantageux que néfaste. Il le croit désirable et nécessaire pour éviter une annexion lointaine ou prochaine avec les Etats-Unis. L'Europe elle-même devra être intéressée à s'occuper au développement du Canada. Face à la puissance montante américaine, le Canada est le pays tout désigné pour établir un équilibre des puissances. Plus que tout autre pays en Amérique, "le Canada seul(...)semble devoir fournir les éléments d'une grande puissance continentale"⁴⁷. Cette crainte des Américains devient la base de son argumentation pour favoriser une politique d'entente entre Canadiens anglais et Canadiens français et promouvoir ainsi le lien confédératif:

Ce qui contribuera considérablement à rapprocher les deux races qui habitent le Canada, c'est le sentiment de leur solidarité en face de notre grande voisine. Nous commençons à comprendre combien est nécessaire de nous entendre pour développer nos ressources naturelles et nationales⁴⁸.

Pour l'auteur, la présence de deux races distinctes en terre canadienne, la formation différente du pays, le rattachement à l'empire britannique, sont de nature à maintenir une différence profonde avec les Etats-Unis. Partisan d'une harmonie fédérale, Bouchette établit, au

46- Ibid., p. 13.

47- Ibid., p. 14.

48- Ibid., p. 19.

niveau du principe, la nécessité d'une égalité politique des deux groupes:

nous désirons très vivement faire sentir la solidarité nationale des deux groupes. Si le Canada doit accomplir ses destinées, ils doivent marcher de pair sur la terre canadienne, être et se reconnaître égaux en droit et en lumière 49.

Cette harmonie toutefois ne peut s'obtenir uniquement sur la foi de bons sentiments, sur la bonne volonté ou le bon sens des individus. Pour l'auteur, la condition première d'une co-existence pacifique, se trouve dans l'application d'une coopération économique. Les deux peuples vivront en "bonne intelligence" en autant qu'ils s'équilibreront sur cet aspect. Et il appartient à chaque province de développer son économie. La constitution canadienne leur donne assez de pouvoir pour opérer en ce domaine:

Sans doute, les attributions de notre gouvernement sont très amples; (...) mais chaque province n'en reste pas moins maîtresse de ses destinées. Chacune tient la clé de son avenir puisqu'elle réglemente l'instruction et les terres publiques, et qu'elle peut, par là, exercer un contrôle absolu sur la formation de ses habitants. Dans un sens, les provinces sont plus puissantes que l'administration centrale; elles peuvent sans son concours, faire beaucoup pour leur avancement, c'est-à-dire pour l'avancement du Canada 50.

Bouchette élabore peu sa pensée en ce domaine. S'il parle avec conviction des pouvoirs provinciaux, il n'en précise cependant pas les limites. De plus, évitant de

49- Id., L'indépendance économique du Canada français,
p. 114.

50- Ibid., p. 34.

parler des pouvoirs du gouvernement central, de son champ de juridiction sur les provinces, l'auteur donne l'impression que les provinces peuvent agir en toute liberté au même titre qu'un pays autonome.

Ainsi, considérant comme acquise et absolue la liberté politique et territoriale, l'indépendance économique se présente logiquement comme la conquête de l'heure. Un peuple

pour défendre ses frontières organise son armée; s'agit-il de sa liberté constitutionnelle, il organise son parlement. C'est ce que nous avons fait. Il s'agit maintenant de protéger notre vie économique dont dépend notre existence nationale. Allons-nous donc nous abandonner au hasard ou même à la bienveillance des maîtres de l'industrie 51.

e) Conclusion:

Le programme de libération économique de Bouchette ne manque ni de grandeur ni d'ambition. Au niveau de l'intention, il énonce des principes valables et toujours d'actualité en ce qui concerne l'exploitation et la protection des richesses naturelles du pays et des provinces. En

51- Id., L'instruction industrielle, p. 125.

Le cheminement de la pensée de Bouchette sur ce sujet s'explique par sa façon d'interpréter l'évolution politique, sociale et économique des Etats-Unis: "Dès 1776, les Etats-Unis avaient obtenu la chose la plus essentielle à un peuple, la liberté sociale et constitutionnelle. Ils purent dès cette époque travailler à leur avancement matériel; ils ont donc sur nous une avance de plus d'un demi-siècle; et nous ne sommes ici guère plus formés économiquement que les Etats-Unis ne l'étaient avant la guerre de sécession". Dans L'indépendance économique du Canada français, p. 153.

éducation, son projet de réforme scolaire témoigne du pragmatisme de l'auteur et de sa lucidité concernant les objectifs à atteindre. Il est assez conscient aussi pour ne pas tomber dans le piège d'un pan-canadianisme et d'un pan-américanisme en ce qui a trait aux Canadiens français. Ceux-ci, s'ils veulent vivre et s'affirmer au Canada et dans le monde, doivent le faire en premier lieu à l'intérieur de leur frontière, soit la province de Québec. Le langage employé aussi, quoique manquant de rigueur à l'occasion, est susceptible de faire progesser la pensée idéologique de l'époque.

Toutefois, nous devons noter que l'auteur a tendance à interpréter d'une façon généreuse certains mots ou certaines réalités. Ainsi, il fait de la liberté parlementaire l'équivalent d'une liberté politique totale. En ce qui a trait aux Etats-Unis, il ne parle pas d'indépendance politique du pays, mais de "liberté sociale et constitutionnelle", ces termes traduisant mieux, non la réalité américaine, mais la situation politique canadienne. Dans le même sens, il donne une extension très large au concept du lien colonial et à la liberté des provinces face au pouvoir central.

Dans l'ensemble, sous un langage relativement neuf, l'auteur se révèle un grand conservateur. Sur le plan politique, il favorise la politique du statu quo. Celle-ci peut s'expliquer par son optique fédérale/provinciale qui voit chacune des provinces maître de sa destinée. Au plan économique, malgré une apparente promotion accordée à l'Etat, l'auteur demeure un admirateur du capitalisme, du libéralisme économique et de l'entreprise privée. Au niveau social, bien qu'il semble s'intéresser au peuple et à l'ouvrier, l'indépendance économique est avant tout l'affaire de l'élite.

Aussi, si idéologiquement, il agrandit le cercle de la pensée traditionnelle, il semble qu'au niveau existentiel, l'ordre social demeure inchangé. La nouvelle, Robert Lozé, nous aidera à mieux dégager la vision qu'a Bouchette d'un monde moderne et d'une société idéale.

CHAPITRE 2

ROBERT LOZE, STRUCTURE ET IDEOLOGIE

"C'est ainsi que Robert dépouillait le vieil homme. Rempli désormais d'une véritable humilité, il jouissait pour la première fois de l'ivresse incomparable de la vraie fierté, de cette fierté saine et virile de l'homme qui ose et qui VEUT".

Robert Lozé, p. 90.

"C'est la nature qui le veut ainsi, le fort domine le faible, l'instructe commandé à l'ignorant, l'audacieux écrase le timide. C'est pour cela que je dis de ces enfants que ce sont de futurs industriels. Voudrais-tu, mon cher Pierre, en faire des journaliers?"

Jean Lozé, dans Robert Lozé, p. 87.

ROBERT LOZE, STRUCTURE ET IDEOLOGIE:A- Résumé:

Robert Lozé est une nouvelle d'un intérêt narratif médiocre. Les portraits, les tableaux, les réflexions des personnages ou de l'auteur viennent ralentir le rythme de la narration et parfois même l'immobiliser. De plus à différentes reprises, presque sans transition, on passe d'un sujet à l'autre ou d'un endroit à l'autre. Ce qui a pour effet de brouiller quelque peu l'unité d'action et d'atténuer l'intérêt du lecteur. La nouvelle repose sur deux personnages principaux: Robert Lozé et son frère Jean.

Robert Lozé est un jeune avocat qui végète à Montréal. Il fait le métier d'avocassier. Prisonnier d'une société peu ouverte aux idées du progrès, réduite par son idéologie, l'avocat n'arrive pas à sortir du cercle de la routine quotidienne. Différents incidents l'amènent à prendre conscience des causes de sa médiocrité. Sa réflexion devient une critique de la société dont il est issu. Cependant, malgré l'éveil d'une conscience sociale, il n'arrive pas à fixer les horizons d'un avenir nouveau. Suite à une défaite électorale, nous retrouvons l'avocat au bord du désespoir. Rien ne semble lui réussir. C'est à ce moment qu'arrive son frère, Jean Lozé. Celui-ci, jeune ouvrier exilé depuis huit ans aux Etats-Unis, est devenu un industriel prospère. De retour en son pays, il se propose de travailler pour l'épanouissement économique de celui-ci. Cette rencontre sera décisive pour l'avocat. Les portes d'un avenir nouveau s'ouvre à lui. Il se remet à l'étude du droit. Il devient célèbre par des écrits qui touchent sa carrière, le domaine économique et par un procès sur

une question d'éducation. Il se fait le propagandiste de la société nouvelle dont son frère est le principal représentant. C'est ainsi que les deux frères, chacun dans son domaine respectif, conjuguent leurs efforts dans le but de réaliser l'objectif visé, soit celui de l'indépendance économique de la province de Québec.

B- Structure de l'oeuvre:

Robert Lozé ne se soutient pas par une intrigue proprement dite. L'unité d'action est assurée surtout par des mises en situation, des réflexions de la part des personnages et de l'auteur lui-même. Bouchette préfère procéder par portraits, tableaux et personnages à caractère symbolique. L'intention se dégage nettement. Aux images d'une société décadente et sectaire, l'auteur oppose des images d'une société évolutive et progressive par le biais de l'industrie. Robert Lozé a pour fonction première de représenter la société traditionnelle. Jean Lozé, pour sa part, est le symbole de la société nouvelle. L'auteur, par ses interventions directes, sert d'intermédiaire entre ces deux mondes. Par ses réflexions, il vient globaliser la vision du monde et de la société contenue dans l'oeuvre.

La nouvelle se divise en trois parties distinctes. La première partie analyse le mal social dont souffre la nation canadienne-française. La seconde propose les remèdes à appliquer. La troisième partie, très courte, nous montre les effets bénéfiques du changement moderne.

Le temps du roman s'établit à partir des saisons. Cependant, la nature s'associe très peu à la vie intime des personnages. Elle agit plutôt comme décor, comme effet de couleur locale.

Nous étudierons plus en détails la structure et l'idéologie du roman en analysant successivement: a) les différentes parties b) les saisons c) les milieux sociaux par 1- les personnages du passé 2- les personnages secondaires d) l'idéologie véhiculée par les personnages principaux: Robert et Jean Lozé.

a) Les différentes parties:

1) Première partie:

La première partie couvre à elle seule près de la moitié de l'oeuvre, soit de la page 3 à 88, et comprend les deux tiers des chapitres, soit les quatorze premiers. Cette partie s'étend sur un peu plus d'un an. Elle commence au mois de juin pour se terminer vers le mois d'août de l'année suivante. L'unité d'action est assurée par le cheminement de la conscience sociale de Robert Lozé. Entrent en scène aussi des personnages secondaires. Les uns auront une influence directe sur l'avocat, les autres figurent le mal social dont souffre la société canadienne-française. Le rythme est plus ou moins soutenu et la structure assez lâche. A différentes reprises, c'est l'auteur qui assure la poursuite de la narration.

Le récit commence réellement au troisième chapitre. Nous assistons alors à la réflexion du personnage principal, Robert Lozé. Les chapitres IV et V, consacrés à Madame de Tilly, ont pour effet d'immobiliser l'action qui reprend au chapitre VI et VII. Aux deux chapitres suivants une autre diversion: l'attention se porte sur Jean Lozé et son exil aux Etats-Unis. Puis, presque sans transition, le lecteur est introduit dans l'intimité de Madame Lozé, mère de nos deux héros, et une amie de la famille, Irène de Gor-

gendière. Avec l'arrivée de l'avocat dans son village natal, au chapitre douzième, l'action reprend et se précipite. C'est le début d'une liaison amoureuse entre Robert et Irène, l'échec électoral de l'avocat et le retour des Etats-Unis de Jean Lozé.

“insi, sur quatorze chapitres, sept ne touchent pas directement le personnage central, soit les chapitres 1, 11, 1V, V, Vlll, 1X, et X. Le chapitre XI n'apparaît pas. Notons au moins une erreur dans la chronologie. Au chapitre Vll l'avocat annonce son retour chez lui. Nous sommes en janvier. Toutefois, il n'arrive qu'au printemps au chapitre XII.

2) Deuxième partie:

Cette partie a sensiblement la même longueur que la première. Elle s'étend des pages 89 à 161 et se divise en sept chapitres. L'action est plus rapide et centrée généralement sur un des deux principaux personnages ou les deux à la fois. Le temps de cette partie est d'environ un an. Soulignons que du chapitre XVllle au XXe, le temps s'immobilise. Une croisière de quatre mois sert de prétexte à Jean Lozé pour développer sa thèse économique et sa vision du monde de l'avenir. Différents incidents viendront briser la monotonie de cette croisière sur le fleuve Saint-Laurent: la rencontre d'un ancien coureur des bois, le naufrage d'un bateau, la poursuite d'un contrebandier. La croisière se termine par un arrêt à Québec. C'est une façon indirecte de renouer avec l'histoire et d'évoquer le souvenir d'un ancien patriote. Dans cette partie nous assistons à la réussite professionnelle et financière de Robert Lozé.

3) Troisième partie:

Cette partie se compose du dernier chapitre et comprend huit pages. C'est l'apothéose de l'industriel et le mariage de Robert Lozé avec Irène de Gorgendièvre.

Bien que l'action repose sur deux personnages, Robert Lozé est celui qui assure l'unité de l'œuvre. Nous retrouvons l'avocat présent dans quatorze chapitres comparativement à neuf pour l'industriel. Soulignons aussi que la majorité des personnages secondaires gravitent autour de Robert Lozé. Cependant, celui-ci n'agit pas directement sur eux. Il subit leur influence ou en dégage des images qui l'éclairent sur sa propre situation ou celle de la société canadienne-française. Avec l'arrivée de Jean Lozé, dans la deuxième partie, l'auteur disparaît presque complètement. C'est ainsi que l'industriel se présente comme l'incarnation de la pensée économique de l'auteur.

b) les saisons:

Les saisons n'ont pas de valeurs symboliques profondes. Celles-ci s'associent plutôt à des événements d'un ordre social et servent de décor extérieur. L'espace des héros est rationnel avant d'être sentimental ou lyrique. C'est ainsi que la nature ne s'associe que très peu à l'âme des personnages comme on peut le voir chez Laure Conan ou Pamphile Lemay par exemple. La nature est perçue davantage comme un espace à conquérir, une richesse à développer que comme milieu de vivre. Toutefois, sur le plan des saisons, les événements heureux correspondent généralement avec les saisons chaudes, les événements malheureux avec les saisons froides. Mais la règle n'est pas absolue.

Au cours de la première partie, les saisons suivent un cycle complet. Le roman commence en juin. Nous som-

mes en présence d'un couple d'amoureux et nous assistons à la rencontre heureuse de Robert Lozé avec Madame de Tilly. A l'automne, c'est l'allusion à la misère des quartiers pauvres de la ville, tempérée par l'altruisme de Madame de Tilly. C'est aussi la visite du peintre à la campagne, symbole d'un monde en décadence ou du moins routinier. En janvier, Madame de Tilly refuse l'amour de son protégé. La tristesse de ce geste s'annule par l'amitié qui naît entre les deux personnages. A la mi-avril, l'exploitation forestière de Jean Lozé en terre canadienne est sur le point de se réaliser. Le printemps amène la nouvelle du retour des deux fils prodigues et à l'été naît un amour entre Irène de Gorgendière et Robert Lozé. Vers la fin de l'été, c'est l'échec politique de l'avocat et son éloignement temporaire des êtres aimés.

La deuxième partie privilégie l'été. Robert revient au pays assuré d'une réussite professionnelle. Une croisière permet aux deux frères de se connaître mieux et de partager une gloire égale. Le regret passager d'une nouvelle séparation à l'automne se double d'une réussite financière pour l'avocat.

Ainsi, cette concordance des événements et des saisons ne joue pas sur la signification profonde de l'œuvre. Les personnages ne vivent pas pour un mieux-être intérieur; ils vivent surtout pour réaliser leur ambition sociale. La richesse matérielle devenant le signe concret qui vient consacrer la réussite ou l'échec.

c) Les milieux sociaux:

1) Les personnages du passé:

Les "curiosités sociales", "le peintre" et "François

Dampierre" forment trois tableaux qui figurent les personnages du passé. L'auteur par ce moyen indique au lecteur les leçons à tirer du passé.

a) Les "curiosités sociales":

Par cette appellation, l'auteur désigne les habitués du salon de Madame de Tilly. Ce petit cercle citadin tient lieu de refuge et de société en miniature. En cet endroit se rencontrent des barons, exilés de leur pays pour cause de duel; des artistes célèbres à la retraite; des milliardaires américaines à la recherche d'un exotisme aristocratique; des spiritistes et "beaucoup d'oiseaux de passage"¹. Ce salon fréquenté en partie par les hommes n'exclut pas la femme cependant. Et, à l'exemple de Madame de Tilly, marginale à la société traditionnelle à cause de son divorce, on y rencontre "plus d'une excommuniée sociale"². C'est un milieu hétéroclite, étrange et peu compréhensible pour les non initiés, tel Robert Lozé par exemple:

Comme le paysan du Danube en face des Romains décadents, il voyait en elles des êtres qu'il comprenait fort peu, qui lui paraissaient composés d'erreurs et de préjugés, et qui pourtant le forçaient au respect³.

C'est que les habitués du salon de Madame de Tilly n'ont pas complètement déchu. S'ils témoignent d'une civilisation décadente en tant que groupe, individuellement ils possèdent des qualités propres à édifier le jeune avocat.

1- Errol Bouchette, Robert Lozé, nouvelle, A.P. Pigeon, imprimeur, Montréal, 1903, p. 29.

2- Ibid., p. 30.

3- Ibid., p. 30.

Malgré l'adversité du temps et leur isolement social, ces aristocrates ont gardé de leur origine une certaine noblesse et des qualités d'esprit qu'on retrouve peu dans la société traditionnelle. Le cercle mondain d'Adèle de Tilly, mal considéré par les salons conventionnels, demeure un "des rares endroits de la métropole où l'on causait et où les choses de l'esprit n'étaient pas absolument négligées"⁴.

Toutefois, ces êtres sont appelés à disparaître en tant que représentants d'une civilisation. Ce sont les "dernières épaves d'un passé aristocratique"⁵. Cependant, à leur contact, Robert Lozé puisera dans ce groupe des qualités propres à développer en lui une certaine autonomie, c'est-à-dire "l'indépendance de caractère" des uns et "la grandeur d'âme "⁶ des autres.

b) Le peintre:

Le peintre nous ramène en terre canadienne-française. Il est le produit de la civilisation des confréries, des neuvaines, des miracles, bref, du clocher et de la foi du charbonnier.

La sensibilité du peintre, plus larmoyante que lyrique, la triste démonstration d'un talent incapable de créer sont, non sans raisons, associées étroitement à un monde aux valeurs décadentes. Le vieillard ne voit et ne juge le présent que par la société qui l'a vu naître. Sur le plan professionnel, le peintre "déchu et sénile"⁷ ne fut cependant

4- Ibid., p. 24.

5- Ibid., p. 31.

6- Ibid., p. 31.

7- Ibid., p. 35.

pas dépourvu de talent. S'il ne pouvait peindre avec originalité, du moins fut-il "un copiste des maîtres (...) à l'égal d'un Falardeau".⁸

Cette figure dépasse la simple représentation d'un monde décadent ou la fin tragique d'un artiste. Le talent du peintre témoigne d'un goût marqué pour l'art et une certaine habileté en ce domaine. L'église gothique, rencontrée par Robert Lozé et Madame de Tilly, dénote des qualités en architecture de ceux qui l'ont construite. Dans une étude ultérieure à Robert Lozé, en 1904, l'auteur cherche à démontrer le talent des Canadiens français dans le domaine artistique, architectural et sculptural. Ce talent qui se révèle dans la construction des églises et des maisons, par la fabrication des statuettes, par la décoration intérieure des églises, est susceptible d'être exploité dans l'industrie. De plus, partout où un Canadien français a pu affirmer ses talents, il s'est montré égal, sinon supérieur, à tout individu de race étrangère. Seuls l'ignorance et l'illettrisme l'empêchent d'accéder à un niveau supérieur. Il ne s'agit donc pas de renier ces talents, mais de les orienter, de les développer par l'instruction:

Dans l'intérêt général nous pouvons, nous devons critiquer. Mais gardons-nous de mépriser ou de décourager ces manifestations d'un art naissant. (...) Parmi eux, de loin en loin, surgissent de véritables peintres, statuaires, architectes, et presque tous pourraient devenir des artisans supérieurs s'ils étaient instruits et convenablement dirigés.⁹.

8- Ibid., p. 35.

9- Id., Vues patriotiques: du goût des Canadiens-Français pour les arts...., p. 457.

Il ne faut donc pas tout détruire, mais réformer. Et dans l'oeuvre d'édification d'une société nouvelle, le réformateur doit tenir compte de certaines valeurs du passé. La vie d'un peuple s'exprime à travers les témoignages des œuvres artistiques et culturelles. Il faut donc éviter de créer un monde froid, sans racines, sans lien avec le passé. La petite chapelle de bois a plus qu'un intérêt sentimental pour le peintre. Celle-ci représentait une "partie de l'âme de la patrie"¹⁰. L'auteur cherche par ce moyen à faire prendre conscience à ceux qui ont pour mission d'instaurer un ordre nouveau de respecter le souvenir des générations passées, d'en perpétuer le souvenir par la sauvegarde de certains sites ou monuments. Agir comme le réformateur décrit par le peintre serait faire preuve d'une courte vue, d'une absence de responsabilités:

Il avait des yeux, mais il ne voyait point,
des oreilles, mais il n'entendait pas. Il
trouva la chère chapelle trop vieillie.(...)
Elle était un hymne qui ne pénétrait pas
jusqu'à son cœur. (...) Il érigea à sa
place la caisse en pierre froide, préten-
tieuse, hideuse, que vous avez vue...¹¹.

c) François Dampierre:

A l'encontre des figures précédentes, François Dampierre offre un visage évolué, actif et supérieur. Ce descendant du coureur des bois, guide, chasseur et explorateur s'apparente avec la légende américaine. Héros dilué inspiré des romans de Fennimore Cooper, il a pour fonction de marquer la supériorité de l'homme blanc sur l'Indien, de

10- Id., Robert Lozé, p. 38.

11- Ibid., p. 38.

la civilisation sur la nature:

Cet homme avait quelque chose de l'indien, quelque chose de son geste lent et grave, de sa démarche souple, de son pas silencieux. Mais la charpente était plus forte, le regard beaucoup plus franc et assuré ¹².

Aventurier, il s'est rendu au cercle polaire, dans le Nord-Ouest et jusqu'à l'Alaska. Il a amassé des pépites d'or au Klondike. Cet homme simple et pauvre, mais supérieur par certains aspects, aurait pu devenir riche et puissant. Cependant son ignorance ne lui a pas permis de profiter des richesses immenses qui s'offraient à lui:

Mais que voulez-vous, lorsqu'on n'a pas l'avantage de l'instruction, on ne comprend pas aussi bien les choses. D'autres ont depuis amassé des trésors, là où je n'avais vu, comme les Indiens, que des lacs et des grands bois ¹³.

Le personnage Dampierre se veut l'illustration de la suprématie de la raison sur le sentiment, de la volonté sur l'instinct brutal. L'Ouest Américain, dans les premiers temps de son existence, est le lieu de prédilection pour les aventuriers de toutes sortes. Là se trouvait "l'écume du continent, grossie encore d'un grand nombre de métis et d'autres hybrides vivant de rapine et, à l'occasion de meurtre"¹⁴. Aussi, lors d'un voyage dans ces contrées, le vieux guide se voit dans l'obligation de tuer deux métis pour sauver sa vie et celle de deux voyageurs français:

Ce n'est pas la crainte qui fait battre
mon cœur (...), il me semble que je

12- Ibid., pp. 125-126.

13- Ibid., p. 128.

14- Ibid., p. 129.

vais commettre un assassinat. Je voudrais crier à ces deux hommes: défendez-vous! Mais je ne dois le faire. Ces hommes sont d'atroces bandits qui nous ont volé nos chevaux pour nous faire mourir et achever plus sûrement leur oeuvre d'homicide quand nous serons trop affaiblis pour nous défendre. (...) Et même en les prenant comme je le fais, par surprise, si je ne tue pas¹⁵ du premier coup, je serai certainement tué¹⁵.

Ce geste est longuement justifié par l'époque et le milieu. Il est même approuvé par les autorités en place sur une seule présomption de crimes en ce qui a trait aux métis. Il trouve sa justification, aux yeux de l'auteur, par la supériorité de Dampierre, représentant de la civilisation. Malgré cela, l'exemple choisi et la démonstration nous laissent songeurs. Seule la primitivité de l'époque sauve quelque peu le personnage. Chez lui se retrouvent des qualités d'hospitalité, de générosité, d'indépendance et de volonté. Dampierre apparaît ainsi comme un homme qui a su vivre de son époque et la dominer. Toutefois, cet être supérieur ne saurait vivre dans la complexité du monde moderne. Cet être, en retard d'un siècle par rapport à la génération présente, surgit comme signe d'avertissement pour la nation canadienne-française: "...il nous fait voir quel serait notre sort dans quelques années, si nous ne nous hâtions pas de nous mettre au courant et même à la tête de tous les progrès"¹⁶.

2) Les personnages secondaires:

a) Madame de Tilly:

Madame de Tilly se présente à la fois comme femme du

15- Ibid., p. 132.

16- Ibid., p. 136.

monde, philanthrope, mère suppléante et amie. Son indépendance de caractère, sa générosité en font une femme d'élite, une conseillère de qualité. Mal considérée en Angleterre à cause de son divorce, elle décide de revenir au Canada. Mais elle trouve dans son pays d'origine une partie de "l'ostracisme" qu'elle cherchait à fuir. Elle est accueillie froidement dans la haute société traditionnelle canadienne et montréalaise. Sans condamner le divorce, Errol Bouchette n'en fait cependant pas la promotion. Il a soin d'excuser celui de son personnage. Il l'attribue à son jeune âge, aux mauvais conseils reçus et par les débâches de toutes sortes de son mari. Au moment où nous rencontrons Madame de Tilly, elle a quarante ans. C'est encore une belle femme, indépendante de fortune et de caractère. Mais elle n'est pas totalement heureuse: "...nous aurons beau faire, la femme vraiment heureuse sera toujours mère"¹⁷. En Robert Lozé, elle trouve le candidat idéal pour épancher son besoin d'affection maternelle.

L'action de Madame de Tilly à l'endroit de Robert vise à le faire grandir moralement et socialement. L'aventure qui commence par une curiosité de femme du monde se termine sur une note d'amitié. L'ouverture d'esprit d'Adèle de Tilly, son tact, son affection seront de nature à affiner l'intelligence, l'esprit et le sens social du jeune avocat. Par la visite des quartiers pauvres, elle lui fait voir la vraie misère et lui apprend à être généreux envers les défavorisés. La rencontre du peintre lui fait prendre conscience des effets négatifs d'une société qui refuse d'évoluer. Le voyage à New-York lui ouvre des horizons nouveaux. En se refusant à lui, et la suite lui donnant rai-

17- Ibid., p. 25.

son, elle lui apprend à se méfier de ses sentiments. En l'éloignant de sa présence, elle lui fait prendre conscience que certaines séparations peuvent être nécessaires pour la formation du caractère et l'acquisition d'un agir autonome. Par cet aspect, Madame de Tilly est la représentante de ce que devrait être le rôle de la mère dans une société de plus en plus complexe. Par extension, elle figure le rôle d'une éducatrice modèle, c'est-à-dire celle qui va apprendre au jeune homme les réalités de la vie et qui le poussera plus avant dans sa carrière. Ce portrait idéal, l'auteur en avait déjà fait l'objet d'un article de revue:

C'est bien lorsqu'il s'agit de son fils que le devoir d'une mère devient sublime. Son amour lui fera dompter la faiblesse maternelle. Elle étudiera avec soin les goûts et les aptitudes de son fils. Elle lui choisira, ou plutôt elle lui aidera dans le choix d'une carrière virile et indépendante, où, le temps et l'apprentissage et de la préparation terminée, le jeune homme ne sera aux gages de personne, mais le maître absolu de sa destinée. (...) Et cette excellente mère ne manquera jamais de stimuler son fils dans la voie qu'il s'est choisie; elle lui apprendra ainsi dès ses premières années à ne pas craindre les séparations, les hardiesses, pour devenir une force militante, un conquérant industriel 18.

Cette vision de la mère tranche avec celle de Madame Lozé. Malgré les touches affectueuses, la mère de l'avocat demeure une figure muette, consolatrice impuissante et dépassée par le temps et les événements.

Avec Madame de Tilly, l'image de la mère se double de celle de la femme. Pour Robert, un double sentiment le

18- Id., Le partage du travail, dans Le Journal de Françoise, Montréal, 1902, p. 64.

pousse vers sa protectrice. S'il la désire physiquement, il demeure un être dépendant qui voit en elle une personne "capable d'assurer son avenir"¹⁹. Celle-ci n'est pas dupe en tant que mère et en tant que femme. Prévenue d'un amour malheureux, Adèle de Tilly se refuse à une aventure passagère et éloigne son jeune prétendant. Son intuition se confirme par la réflexion de Robert Lozé:

Non, son sentiment pour elle n'était pas le feu d'une grande passion. C'était un alliage où il entrait de l'or, puisque les choses qu'il aimait en Adèle étaient de celles qui grandissent les âmes capables de les apprécier²⁰.

Adèle de Tilly se réjouit du changement qui s'opère chez son protégé. Elle l'encourage à continuer dans la voie qu'il s'est tracée. Elle demeure toujours la "confidente sûre et désintéressée", mais la femme en elle ne peut "se défendre de comparer secrètement le sort de Robert et d'Irène avec celui qui lui était échu"²¹. Cette sublimation de l'amour de Madame de Tilly à l'endroit de son protégé trouve sa finalité dans une amitié qui ne se dément pas.

b) Irène de Gorgendièvre:

Irène de Gorgendièvre est la descendante d'une famille de seigneur canadien. Socialement, elle jouit du prestige de sa classe. Très jeune, elle apprend à compatir aux misères de la pauvreté. Toutefois comme la misère existe très peu dans les campagnes canadiennes, selon l'auteur, elle supplée par des visites aux vieillards: "Toute jeune, la petite,

19- Id., Robert Lozé, p. 43.

20- Ibid., p. 45.

21- Ibid., p. 114.

à l'exemple de son père, se faisait un devoir de visiter les vieilles gens du village"²².

Lorsque nous la rencontrons pour la première fois, elle est en visite chez Madame Lozé. Elle apprend ainsi le retour de Robert. Cette nouvelle ne la laisse pas indifférente. Dans le récit, elle est la figuration de l'épouse idéale. A l'égal de Adèle de Tilly, elle s'affiche comme confidente et consolatrice compréhensive. C'est elle qui donne à son amant le courage de rencontrer son frère au lendemain de son échec électoral. Sous le regard confiant de sa fiancé, "le jeune homme (...) sentit son courage renaître, et recouvra sa présence d'esprit"²³. Dès que Robert a atteint une certaine maturité, une indépendance de caractère et de fortune, la femme disparaît pour laisser la place à l'homme. Soulignons que Alice, la femme de Jean Lozé, joue un rôle identique. Sous les traits d'une émancipation à l'américaine, la femme de l'industriel est avant tout mère et épouse.

c) Le docteur de Gorgendière:

Le père d'Irène de Gorgendière est le dernier descendant de la classe des seigneurs. Attaché à la tradition et soucieux du patrimoine familial, il vit dans le manoir de ses ancêtres. Ce personnage témoigne surtout d'une certaine vision politique. Par le rang qu'il occupe et par la qualité de sa profession, il est l'homme désigné pour représenter sa circonscription. Il voit le rôle de député comme un mal nécessaire et sa fille parle de la "détestable élection qui approche"²⁴. Le docteur en tant que député

22- Ibid., p. 65.

23- Ibid., p. 84.

24- Ibid., p. 70.

indépendant considère la politique comme une affaire personnelle. Son rôle d'opposition se limite à voter généralement "contre le gouvernement du jour"; à donner des avis et des conseils et à recevoir une "juste part des faveurs de l'Etat"²⁵. On vote pour lui sans raison évidente, par atavisme culturel, par fidélité au médecin, par reconnaissance pour services rendus. La neutralité que l'opposition entretient à son égard et la modération "commode" dont il fait preuve servent à donner une caution morale au parti en place. Il se dégage de cette députation une figure de statu quo à l'échelle provinciale sur le plan de l'engagement politique. Le poste qu'il occupe tient plus à une situation donnée qu'à un programme d'action nationale. Il semble que le docteur s'est peu préoccupé de conscientiser ses électeurs sur le plan politique comme en fait foi la victoire de Gabriel Coutu. Lors de l'élection de son futur gendre, le docteur de Gorgendière n'intervient pas. Paternaliste et plus soucieux du bien de sa fille que de celui de la population qu'il représente, il souhaite une défaite de Robert Lozé afin d'en éprouver le caractère: "...j'espèrre qu'il ne sera pas élu, dira-t-il à sa fille. Mais si l'enfant a du bon comme on le dit, l'épreuve lui sera aussi salutaire qu'elle sera rude"²⁶.

d) Gabriel Coutu:

De ce personnage peu de choses à dire sinon qu'il est le représentant de la politicaillerie. L'auteur le décrit comme "un villageois madré, qui, à force de prêter à la petite semaine, était devenu une manière de banquier rural, n'était rien moins généreux et désintéressé"²⁷. Il doit

25- Ibid., p. 78.

26- Ibid., p. 76.

27- Ibid., p. 91.

sa victoire électorale à sa fortune, les intrigues et ses relations politiques. De cette victoire, le père Coutu espère en tirer "tous les avantages possibles". Sur le plan social, il n'a aucune envergure. C'est ainsi que Robert Lozé

essaya de faire parler ses compagnons sur les sujets politiques et sociaux (...). Mais, hélas! il eût parlé grec qu'on l'aurait aussi bien compris. On pouvait s'enrichir sans tant de science. Gabriel Coutu était là, preuve vivante de cette vérité²⁸.

Gabriel Coutu est à l'égal de ceux que l'auteur qualifie de bandits et de parasites sociaux. Au niveau social, ils apparaissent sous les traits de "voleur au coin des bois, financier véreux, prostitutions sociales publiques et privées"²⁹.

e) Bertrand et Louise:

Ces deux personnages témoignent d'un temps nouveau.. Ils sont les ouvriers sains de la société industrielle. Ils sont intelligents et comprennent le rôle qu'on attend d'eux. Ils accompagnent Jean Lozé dans son exploitation forestière en terre canadienne. Ces personnages sont très peu développés sur le plan romanesque. Ils correspondent à l'idée que Bouchette se fait de l'ouvrier moderne et du rôle qu'il a à jouer au sein de la société industrielle. En ce qui concerne le travail en usine, l'auteur a une vision très idéaliste:

28- Ibid., p. 92.

29- Ibid., p. 16.

De nos jours les femmes n'ont pas vraiment à souffrir du travail dans les fabriques, dans les magasins et dans les bureaux. Dans les fabriques l'effort physique n'est plus nécessaire, l'ouvrier est devenu le conducteur intelligent des forces domptées de la nature.³⁰

Dans Robert Lozé toutefois, Bouchette met en valeur les qualités physiques de Bertrand, souligne ses bras "aux muscles trempés comme l'acier qu'il manie d'habitude"³¹. Pour l'ouvrière, une absence d'ambition sociale la caractérise. Cela s'explique par le conservatisme de l'auteur en ce qui a trait au rôle social de la femme, celui-ci justifiant la disparité salariale entre l'ouvrier et l'ouvrière. C'est ainsi que la femme appelée à devenir mère et épouse, "il importe donc peu, en général, que le salaire de la jeune fille soit élevé, pourvu qu'il suffise à ses besoins"³². Soit par convictions personnelles, soit pour satisfaire aux idées dominantes de l'époque, l'auteur, pour des considérations morales, s'oppose au travail commun en usine. "Des raisons d'un ordre élevé s'y opposent absolument"³³, écrira-t-il. Aussi, dans son oeuvre romanesque, l'auteur a pris soin de marier Bertrand à Louise avant qu'ils n'accompagnent l'industriel dans sa nouvelle exploitation. Ainsi, la morale est sauve. A la fin du récit, nous voyons le couple ouvrier "au milieu d'un groupe d'enfants"³⁴. De cette façon, les valeurs de la femme: mère/épouse, et de la famille ne sont pas mises en danger par l'industrie.

30- Id., Le partage du travail, p. 63.

31- Id., Robert Lozé, p. 14.

32- Id., Le partage du travail, p. 63.

33- Ibid., p. 64.

34- Id., Robert Lozé, p. 167.

d) L'idéologie véhiculée par les principaux personnages:
Robert et Jean Lozé.

1) Robert Lozé: la naissance d'une conscience sociale:

La vie de Robert Lozé prend naissance à l'intérieur d'un "cercle patriarchal et heureux"³⁵. Son enfance est sans histoire et son horizon social se limite à la paroisse. On espère un jour le voir devenir prêtre. Hors de ces frontières, la paroisse et l'église, point de salut à ce qu'il semble, ou tout au moins une liberté restreinte quant au choix d'une carrière:

Songeait-il parfois aux jours de son enfance (...) (à) l'église du village et (au) bresbytère où son oncle, homme vénérable et vraiment sacerdotal, avait dit un jour: Je me charge de Robert. Il ira au séminaire et nous le consacrerons à Dieu ³⁶.

Quant à Robert, il rêve de devenir un célèbre député. Aussi, il étudie le droit. Ses études d'avocat le conduisent à la ville. Lancé dans un monde qu'il connaît mal, peu préparé à affronter la vie professionnelle, le jeune avocat végète. Esprit calculateur par besoin, Robert Lozé est en voie de devenir sinon un Henri Voisin³⁷, du moins un raté de la trempe d'un Gustave Charmenil³⁸. Mais à l'encontre de Voisin, l'avocat peut être sauvé socialement et moralement. La fourberie chez lui n'est pas un mal héréditaire.

35- Ibid., p. 16.

36- Ibid., p. 17.

37- P.-J.-O. Chauveau, Charles Guérin, Marc-Aimé Guérin, éditeur, mars, 1973, 384 pages.

38- A. Gérin-Lajoie, Jean Rivard, 5e édition, Librairie Beauchemin, Montréal, 1932, 294 p.

taire. Et contrairement à Charmenil, il n'a pas l'instinct du coureur de jupons fortunés. Cependant, à l'exemple de ses deux confrères romanesques, "la destinée l'avait voué à la chicane"³⁹. La défense à demi-gratuite d'un ouvrier, précédée de la visite de Madame de Tilly, seront à la base d'une réflexion. Celle-ci l'amène à faire le procès de son insuccès et celui de la société dont il est l'héritier légitime.

Dans cette quête vers la vérité, l'avocassier se trouve confronté avec un monde qui se désagrège et avec les valeurs d'un monde nouveau. Une conscience sociale et humaine pointe en lui. Mais traînant avec lui un héritage d'immobilisme, de préjugés, d'irresponsabilités et d'inconscience sociale, le choc du futur le confond et l'angoisse.

Lorsqu'il songe à son enfance, à sa famille, à son idéal de jeunesse, un sentiment de culpabilité l'étreint. Mais ce n'est pas celui d'avoir trompé les espoirs de son oncle curé. "Les vocations, surtout celles du sacerdoce, ne doivent pas être forcées"⁴⁰, se dit-il. Il a l'impression d'être un apatriote au sein de la société qui l'a vu naître: "Ces souvenirs, ces êtres chers et si sacrés, il les négligeait; ils étaient comme sortis de sa vie"⁴¹. Cette froideur, ce vide intérieur ne lui viennent pas des siens: "Ceux-là vivaient au soleil. Leur horizon étaient la mer et les montagnes"⁴². Cette coupure qui s'établit entre lui et la société est plutôt le résultat d'un mal généralisé.

39- Errol Bouchette, Robert Lozé, p. 16.

40- Ibid., p. 17.

41- Ibid., p. 17.

42- Ibid., p. 16.

Mal social qui se fait sentir surtout au niveau de la jeunesse instruite et de la classe ouvrière. Il ne faut donc pas chercher les causes immédiates de cette médiocrité chez la classe agricole:

Celle-là est saine parce qu'elle est à peu près satisfaite. Ce sont surtout les jeunes gens, ceux qui appartiennent à la classe la plus instruite, et aussi les classes ouvrières qui souffrent d'un malaise économique(...). C'est là que le mal devient visible. (...)...ce sont les tristes fruits d'un état de choses dont ils ne sont pas les responsables 43.

Très jeune les ambitions et les rêves de l'avocat s'édifient à partir d'une parodie du vrai geste à poser. Son idéal se forme à partir de signes habillés de "mots sonores", de "poignées de main", de sourires animés par une phraséologie de "sentiments patriotiques". Le rôle qu'il espère jouer dans la société se confond avec le théâtre, sa poésie d'action avec la rime. Du reste, la vanité et l'égoïsme sont à la base de ses rêveries:

dans son ignorance des enseignements de l'expérience et de l'histoire, ne sachant quère juger, son admiration allait à cette écume qui flotte à la surface de la société, tristes catalinas nains à demi-conscients de leur insignifiance, qui volontiers trempent dans les petites ignominies, pour atteindre la gloriole d'un instant. Feux-follets sortis d'un cloaque où ils doivent retomber pour se noyer dans la fange 44.

43- Id., Emparons-nous de l'industrie, p. 14.

44- Id., Robert Lozé, p. 18.

L'éducation et l'instruction données au collège ne l'aident pas à se libérer de son faux idéal de grandeur. L'enseignement qu'il reçoit en fait un être illusoirement supérieur à la masse, un être d'élite incapable d'agir sainement dans et sur son milieu. Dans son rêve d'avenir, au terme de ses études, il se voit "pérorer avec une éloquence condescendante devant ceux qui furent jadis ses égaux"⁴⁵. Les études trop centrées sur les valeurs du sol, de la foi et des professions libérales, n'arrivent plus à former un être éclairé, responsable et apte à jouer un rôle utile dans une société diversifiée. Les études dispensées dans les séminaires peuvent convenir au prêtre, Mais "diriger les âmes et gagner son pain sont des choses différentes"⁴⁶. Toute la formation de l'avocat repose sur un malentendu et une impossibilité de communiquer avec qui que ce soit pour une raison ou l'autre:

son père, homme honorable mais peu lettré, n'aurait pas su le diriger. L'enfant connaissant les intentions de son oncle, n'osait lui faire part d'aspirations qui devaient les contrecarrer. Des livres, il ne possédait que quelques prix de collège, excellents dans leur genre, mais qui ne pouvaient répondre aux milles questions d'une intelligence en marche. (...) ... au petit séminaire il éprouvait (...) la même gêne qui l'empêchait de s'ouvrir à son oncle⁴⁷.

A l'extérieur, une opinion publique silencieuse, apathique, peu ouverte aux idées nouvelles, n'aide pas le jeune homme à s'orienter davantage. Il s'isole de plus en plus. A partir de son enfance jusqu'à la fin de ses études, le

45- Ibid., p. 18.

46- Ibid., p. 19.

47- Ibid., pp. 18-19.

jeune avocat a suivi les maillons d'une chaîne semblables les uns aux autres. Formé à l'intérieur d'une "enceinte n'offrant qu'une seule issue"⁴⁸, Robert Lozé n'a pour avenir qu'un horizon "mûré". Sans appui, sans argent, l'avocat ne fait que vivoter même après cinq années de pratique du droit:

son existence se consumait dans cette sombre officine des miasmes sociaux, où ceux qui travaillent ne cherchent pas toujours à curer ou à guérir, mais s'appliquent à extraire un peu d'or de la suie, en murmurant: opportet vivere!⁴⁹.

C'est dans cet état que l'avocat fait la rencontre de Madame de Tilly. Grâce à elle et à son groupe, il apprendra à vaincre l'adversité, à affiner son esprit et à développer son sens des valeurs. Soutenu par l'affection de sa protectrice, il peut affronter les siens avec une certaine sérénité après une absence de six ans.

De retour chez lui, différentes épreuves, entrecoupées d'évènements heureux viendront compléter l'œuvre de régénération intérieure. La rencontre d'Irène de Gorgendière, l'affection de sa famille, une défaite électorale, la rencontre avec son frère sont autant de facteurs qui l'incitent à continuer le combat entrepris.

Certes, à son arrivée dans son village natal, Robert Lozé n'a pas acquis le désintéressement qui sied à un homme de valeur. Avec Irène de Gorgendière, qu'il croit pourvue d'une certaine fortune, il pense "pouvoir concilier deux choses qu'on trouve rarement réunies: l'affection et

48- Ibid., pp. 83-83.

49- Ibid., p. 16.

l'intérêt..."⁵⁰. En politique, croyant l'appui du docteur assuré, il se voit sur la pente d'un succès rapide. Mais "l'amour-propre qui rapetisse tout le tenait en ce moment-là, et allait rendre vulgaire un effort qui aurait pu devenir méritoire et patriotique"⁵¹. Aussi, sa défaite électorale, plus qu'une victoire, lui fait prendre conscience de ses faiblesses et d'une certaine décadence sociale. Le peuple, en votant pour Gabriel Coutu, a choisi un représentant à l'égal de son ignorance et de son apathie en ce qui concerne les questions sociales et politiques.

La rencontre de son frère sera un point tournant dans la carrière de Robert Lozé. A partir de ce moment, il s'oriente vers le monde industriel et il en devient le propagandiste. Il cherche à sensibiliser l'opinion publique sur la question économique, à l'éveiller aux valeurs du progrès et à la convaincre de la nécessité d'orienter la société canadienne-française dans une autre voie. En économie, il étudie les lois sociales, tente de trouver des mécanismes juridiques pour assurer une meilleure justice entre fournisseurs et consommateurs. Il participe à la fondation d'une caisse populaire. Il s'intéresse aux compagnies de fiducie. La publication d'études sur l'épargne, le crédit financier et autres sont de plus en plus lues et recherchées. Sa vision renouvelée du rôle de l'avocat retient également l'attention. Un procès touchant une question d'éducation, apuyé et commenté par l'opinion publique, le fait connaître. Par ce succès et le nouvel esprit qui l'anime, Robert Lozé acquiert le respect de lui-même et de ses confrères. C'est

50- Ibid., p. 74.

51- Ibid., p. 77.

le début d'une réussite professionnelle. Ce rôle dans les affaires économiques, publiques et politiques, correspond à l'image que Bouchette, par Robert Lozé, se fait de l'avocat au sein d'une société:

L'avocat, s'il a une mission d'être doit faire plus qu'obéir à la lettre des lois. Il doit avoir une mission, il doit être un guérisseur. Pas plus que le prêtre ou le médecin, il ne lui est permis de prêter son ministère aux abus sociaux⁵².

Robert Lozé se révèle donc comme le visage d'une régénérence morale et sociale. Il a réussi à vaincre les forces d'inertie, d'apathie et de médiocrité qui le retenaient prisonnier. En prenant sur lui la responsabilité des "fautes" sociales de la société canadienne-française et réussissant à les vaincre, il devient le symbole d'une libération possible. Toutefois, c'est son frère, Jean Lozé, qui fixe les horizons nouveaux à atteindre et les moyens d'y parvenir.

2) Jean Lozé: un nouvel espace idéologique à vivre:

Jean Lozé est un exilé. Il vit aux Etats-Unis depuis huit ans. Simple ouvrier dans une fabrique de papier, il fait la découverte d'un procédé nouveau de fabrication. Il se remet à l'étude afin de perfectionner son invention. À la suite de plusieurs années, partagées entre le travail et l'étude, Jean Lozé fait breveter sa découverte qu'il a mise au point partout au monde. La publicité s'empare de son nom. Alertés par l'opinion publique et de peur d'être supplantés par des concurrents rivaux, les directeurs de l'usine se réunissent en compagnie de leur ouvrier génial. Jean

52- Ibid., p. 101.

Lozé de "simple ouvrier (...) en (sort) actionnaire et directeur d'usine"⁵³. Dès lors, il peut réaliser son rêve d'établir une exploitation forestière en terre canadienne. Par ce moyen, dans les limites de ses efforts, il peut participer à une libération économique de son pays d'origine.

Jean Lozé est l'image idéale que se fait Bouchette d'une classe patronale et influente. Chez l'industriel la raison éclairée par la science et la technique domine les sentiments. Aussi le site choisi pour l'implantation de son usine n'est pas le fruit du hasard ou d'un caprice sentimental. Jean Lozé, pas plus que ses "co-actionnaires (...) ne se seraient laissés séduire par des considérations de sentiments"⁵⁴. L'emplacement choisi tient compte des possibilités forestières et hydrauliques. De plus, il est situé dans un endroit stratégique. Animé d'un esprit patriote, Jean Lozé a placé son exploitation à la frontière américaine. Il espère ainsi freiner l'exploitation étrangère en sol canadien et plus spécialement au Québec: "Le Québec méridional, le Nouveau-Brunswick sont aujourd'hui les tributaires de la Nouvelle-Angleterre. Je saurai détourner ce tribut"⁵⁵. La richesse ainsi acquise, exploitée à son profit et pour le bien du pays, permettra à l'industriel de rivaliser avec les capitaux étrangers et acquérir ainsi une place enviable sur le marché mondial. Mais avant tout il lui faut exploiter les richesses du pays et, au Québec, la forêt devient le secteur désigné pour entreprendre la conquête économique. En visite chez lui, l'industriel possède déjà la vision d'une société industrialisée, dynamique

53- Ibid., p. 50.

54- Ibid., pp. 51-52.

55- Ibid., p. 57.

et les moyens pour atteindre l'objectif visé.

Jean Lozé, à travers les visages défaits de la société canadienne-française, se dresse avec une supériorité sereine et victorieuse: "Quoi! ce beau jeune homme portant au front la triple couronne de l'autorité, de la prospérité et du bonheur, cet homme distingué (...) c'était Jean" ⁵⁶. Et l'industriel a la parole de celui qui sait. Transfiguré par l'Idée, animé par une volonté sans faille, il s'affiche comme le chef de file, un héros libérateur. C'est avec assurance qu'il trace les grandes lignes de sa réforme. Il faut briser avec la tradition, l'orienter dans des voies nouvelles. Il ne sert à rien de se fixer dans le passé. La transformation sociale devient une question de première importance pour l'existence du pays et l'autonomie de la nation. Et cela ne peut s'accomplir sans le secours d'une instruction et d'institutions adaptées aux temps modernes. Désignant les enfants, il dira:

S'ils ne s'instruisent pas, s'ils s'obstinent dans les anciennes méthodes, ils tomberont dans la pénurie et le besoin; la terre qui fait maintenant notre orgueil passera en d'autres mains et nos descendants deviendront des déshérités, des parias, des sans-patrie dans ce Canada que nos pères ont découvert et fondé. (...) C'est pour cela que je dis de ces enfants que ce sont de futurs industriels ⁵⁷.

L'agriculture, le sacerdoce, les professions libérales ne suffisent plus à assurer le bien-être du pays et de la population⁵⁸. Un enseignement approprié permettra de préparer les esprits au monde nouveau. Il donnera aux Canadiens

56- Ibid., p. 83.

57- Ibid., p. 87.

58- Id., Emparons-nous de l'industrie, p. 17.

français le moyen de s'armer convenablement pour lutter contre l'invasion industrielle étrangère. La lutte pour la survie d'un peuple dans un monde dominé par les trusts capitalistes est une jungle où seuls les plus forts en sortent vainqueurs: "C'est la nature qui le veut ainsi, le fort domine le faible, l'instructu commandé à l'ignorant, l'audacieux écrase le timide"⁵⁹. Et ce qui est arrivé au peuple Boer pourrait bien se répéter pour la nation canadienne-française. Ce peuple de pasteurs s'est vu anéantir parce qu'il a laissé à d'autres le secteur de l'industrie et du commerce. Cet exemple vise les chefs canadiens-français qui maintiennent le peuple dans une idéologie agraire et de conservation. L'indépendance d'un peuple ne peut s'acquérir sans une intégration de tous les secteurs de son activité économique. De l'anéantissement des Boers, l'industriel en tire les conclusions suivantes:

ce ne sont pas seulement les sentiments patriotiques ni l'habileté dans le maniement des armes qui font un peuple et qui assurent sa vie et sa grandeur, mais bien la richesse agricole, industrielle et commerciale mise au service de quelque grande idée⁶⁰.

Et cette idée, pour Jean Lozé, c'est celle de l'indépendance économique de la province de Québec. Celle-ci, cependant, manque de capitaux privés. Les millionnaires sont rares et les patriotes parmi eux peut-être plus encore. Il ne s'agit pas, pour l'industriel, de révolutionner la société et le monde capitaliste, mais d'ajuster ceux-ci aux réalités québécoises. Le geste de Jean Lozé constitue un premier pas vers une libération économique. Mais la richesse

59- Id., Robert Lozé, p. 87.

60- Ibid., p. 137.

d'un seul homme et quelques efforts isolés ne suffisent pas à assurer le pouvoir d'une véritable autonomie économique et nationale⁶¹. Seul l'Etat est en mesure d'assurer le développement industriel par une politique appropriée. Et la province de Québec

a tout ce qu'il faut pour devenir un des grands peuples industriels du monde, puisqu'elle a pratiquement le monopole des bois d'industrie. Elle a un gouvernement autonome qui peut mettre en valeur ce domaine ou aider aux particuliers à le faire. Un tel mouvement serait accueilli favorablement par la métropole⁶².

La conquête économique doit être soutenue par un esprit patriotique qui viendrait transcender toutes actions en ce sens. La croisière sur le fleuve Saint-Laurent est assez significative à cet égard. Par ce moyen on refait à rebours le chemin parcouru par les découvreurs, les explorateurs et les fondateurs du pays. De Montréal jusqu'en Gasconsie en s'arrêtant à Québec, on établit les frontières du pays à naître et à s'affirmer. On prend symboliquement possession du territoire qui dépasse désormais le cercle de la famille, de la paroisse et de la ville. L'espace géographique s'agrandit et on marche à nouveau dans le pas des ancêtres libres et conquérants. Les actes des générations passées sont autant de signes qui invitent à reprendre la lutte, à retrouver les pas de la liberté d'autrefois:

Ici chaque rocher a sa légende, chaque vague roule sur les épaves d'un combat, chaque pas qu'on fait sur les rives, foule la cendre des ancêtres dont le type héroïque vit encore dans la solitude⁶³.

61- Id., L'organisation des industries forestières, pp. 389-390.

62- Id., Robert Lozé, p. 139.

63- Ibid., p. 124.

Cette allusion fait probablement référence à François Dampierre, mais aussi à ce vieux militant de 1837-38, M. de la Chenaye. Le patriotisme de ce vieillard qui a lutté jadis "pour la liberté de sa patrie"⁶⁴ devrait animer toutes les consciences. Toutefois, ce rappel à cette période agitée de notre histoire ne constitue pas une approbation du geste armé. Il s'agit plutôt d'un hommage indirect que le fils rend à son père. Pour sa part, l'auteur considère l'action des Patriotes comme un acte de "désespoir" dû à la trop grande impatience de la "jeunesse des campagnes"⁶⁵.

Jean Lozé, industriel éclairé et patriotique, est un réformateur modéré. Il sait composer avec l'histoire et la tradition. Dans sa ville moderne il a construit une église et c'est le curé qui vient confirmer la nouvelle mission à accomplir. Son sermon résume la thèse économique d'Errol Bouchette. A l'idéologie de conservation de la langue, de la foi et du sol, le prêtre substitue une idéologie nouvelle et de transformation guidée par le "flambeau de la vérité, de la civilisation et du progrès"⁶⁶. Travailler à un mieux être économique, exploiter ses propres richesses matérielles, devenir maître chez soi, telle est la nouvelle mission:

les jeunes gens (...) devront s'armer pour la lutte, se munir des connaissances qui feront d'eux, non pas de simples défricheurs, vendant trop souvent à autrui leurs pénibles sueurs, mais des maîtres venant planter la civilisation du Canada français, et la richesse que répand autour de lui un peuple fort et éclairé⁶⁷

64- Ibid., p. 159.

65- Id., Altiora in votis, dans Le Journal de Françoise, Montréal, 1er Juillet, 1905, p. 101.

66- Id., Robert Lozé, p. 169.

67- Ibid., pp. 168-169.

Jean Lozé n'est pas uniquement le promoteur d'une société où l'on tient compte uniquement des besoins d'efficacité et du profit. Ce "magicien" sait donner au peuple et à l'ouvrier. Aussi, lors de la visite de l'usine "on peut admirer toutes les merveilles de l'industrie moderne, moins extraordinaire pourtant que la condition des ouvriers"⁶⁸. Mais tout en assistant à un rapprochement entre la classe dirigeante et le peuple, la distance demeure toujours. Le peuple est vu à travers un prisme romantique. C'est un être moral, comparable à un enfant qu'il faut comprendre, éclairer, guider et instruire. Le peuple, plus sentimental que rationnel, a besoin d'un maître, d'un guide influent. Aussi, pendant que les deux ouvriers, Bertrand et Louise, s'amusent à apprivoiser un ourson capturé au cours de la journée, Jean Lozé "se mit à écrire et à travailler"⁶⁹. Cette situation romanesque établit bien la démarcation faite entre l'homme d'élite (la pensée et l'action) et le peuple (les bras et le service).

Dans cette société nouvelle, le prêtre et l'homme des professions libérales ne sont plus les seuls à guider le peuple. C'est "l'estimable fondateur de cet établissement qui indique"⁷⁰ la mission nouvelle, dira le prêtre dans son sermon. Cependant l'industriel ne saurait se passer de l'action des autres dirigeants. Mais cette influence est désormais indirecte et morale uniquement expliquera l'auteur un peu plus tard:

68- Ibid., p. 167.

69- Ibid., p. 56.

70- Ibid., p. 169.

Chez eux la fortune matérielle demeure toujours médiocre; ils ne savent ni la créer ni la répandre. (...) C'est ainsi que l'on tarit les sources de la pensée comme celles de la richesse. Il leur reste, il est vrai, l'action politique et surtout l'influence si haute que leur donnent le sacerdoce, la magistrature, les professions et les cultures intellectuelles, mais cette influence est de sa nature même indirectement et exclusivement morale ⁷¹.

L'Eglise, par la voix de son représentant, devient la caution morale du nouveau pouvoir. Les professions libérales, par le biais de Robert Lozé, se maintiennent à la tête de la hiérarchie parce qu'elles deviennent avant tout "un auxiliaire: celui des dirigeants économiques" ⁷², comme l'écrit Jean-Charles Falardeau.

Ainsi, grâce à l'action éclairée des élites financières et industrielles appuyées par les élites traditionnelles, l'auteur en arrive à donner une vision parfaitement organisée de la société. Le peuple est heureux parce qu'on a su le guider et le rendre utile. Assuré du pain, du travail et d'une aisance relative, il peut espérer en des jours meilleurs. Par ces rapports harmonieux entre dirigeants et dirigés, se dégage la vision d'une société active et heureuse:

Ici point de figures fatiguées ou revêches. Ces hommes, ces femmes comprenaient leur travail, ils savaient que leurs enfants recevaient une saine et solide instruction; dans leur demeure régnait un modeste bien-être, pour eux l'économie était possible et l'ambition légitime pourrait librement s'affirmer ⁷³

71- Id., Les débuts d'une industrie et notre classe bourgeoisie, dans MSRC, 3^e série, Tome VI, Section 1, 1912, p. 156.

72- Jean-Charles Falardeau, Notre société et son roman, Editions HMH, Montréal 1967, p. 36.

73- Errol Bouchette, Robert Lozé, p. 167.

C- Conclusion:

Robert et Jean Lozé s'affirment comme les deux héros d'une transformation sociale possible. Leur cheminement est toutefois différent. Robert Lozé, par la compréhension de son échec social, cherche à élargir les cadres d'une société trop étroite, tournée vers le passé et incapable de créer les horizons d'un avenir nouveau. Les visages qui gravitent autour de lui, lui renvoient les images de sa propre décadence et de sa médiocrité. Les aristocrates du salon de Madame de Tilly, le peintre, François Dampierre, Madame Lozé, Gabriel Coutu et même le docteur de Gorgendièvre font partie d'un monde qui ne survivra pas à lui-même. Au côté de ce monde décadent, apparaissent les signes d'une civilisation nouvelle.

Ces forces plus puissantes que la tradition ou les atavismes culturels finiront par triompher. Leur résister, c'est vouer un combat où l'on part perdant. Tel est le symbole de la nouvelle chapelle. S'affichant avec brutalité, elle est un avertissement pour ceux qui refusent de vivre avec le progrès nouveau. Cependant on ne doit pas tout rejeter du passé. Celui-ci peut devenir un guide nécessaire pour éclairer le présent et préparer l'avenir. A l'instar du peintre, il faut savoir respecter et garder en mémoire les souvenirs des générations passées. Un peuple ne saurait être fort sans une indépendance d'esprit et des qualités de grandeur morale un peu à l'exemple des aristocrates du salon de Madame de Tilly. Tout comme François Dampierre, il faut savoir "dompter ses sentiments pour accomplir son devoir"⁷⁴ quand c'est nécessaire. Il faut surtout cesser d'évoluer, de regarder uniquement le passé et désormais se

74- Ibid., p. 135.

tourner résolument vers l'avenir.

Les autres personnages, plus vivants, ne peuvent pas être considérés comme des agents de changements. Bertrand et Louise apparaissent plutôt comme des collaborateurs fiables, intelligents, dociles et sains au service de la société nouvelle et de ses dirigeants. Madame de Tilly et Irène de Gorgendièvre agissent comme terme de transition: Madame de Tilly par son influence morale sur Robert; Irène de Gorgendièvre par son amour compréhensif à l'endroit de l'avocat.

Robert Lozé a une dimension du vécu. En transcendant les visages stagnants de la société canadienne-française, il établit une conscience à la fois humaine mais surtout sociale. Il démystifie une partie de la société traditionnelle. Il révèle les failles du système qui existent au niveau des classes dirigeantes et de l'éducation. Mais la société traditionnelle ne disparaît pas totalement. Elle est encerclée, réduite, pour s'intégrer à la société nouvelle. Soulignons cependant que l'action de Robert Lozé, tout en s'intéressant d'une façon générale à la société, s'établit au niveau de la classe dirigeante. Sa réussite demeure personnelle avant d'être collective. Mais par la conscience qu'il introduit, Robert Lozé est susceptible de transformer les visages stagnants de la société.

Jean Lozé, produit culturel de la société américaine, tente d'imposer les formes d'une civilisation qui lui a permis de s'instruire, de développer ses talents et de devenir millionnaire. Il n'a pas cependant une réalité profonde du vécu. Il se soutient davantage par l'idéologie qu'il représente. Il symbolise l'homme nouveau, le libérateur éclairé, confiant et patriotique. Il est celui qui a su comprendre le progrès et le dominer. Il devient ainsi l'homme fort de

son siècle. Par son patriotisme, il sait s'imposer sans détruire. Par ses préoccupations d'ordre social, il devient un maître civilisateur. Entre ses mains, l'industrie se veut un moyen de libération, non de domination, pour la société et le pays. Cependant, tout comme son frère, la réussite de l'industriel demeure isolée, personnelle et sans racine profonde avec le peuple.

Avec Robert Lozé et Jean Lozé s'établit une nouvelle manière de vivre le monde. Mais la participation, l'intégration à ce monde nouveau est différente. Robert Lozé, c'est l'éveil d'une conscience sociale. Sa réflexion l'amène à affirmer la nécessité d'une nouvelle orientation pour la société canadienne-française. C'est ainsi que, face à l'assurance de son frère, il souscrit comme dans un acte de foi, à l'idéologie, l'utopie incarnée par Jean Lozé, soit celle d'une conquête économique. Toutefois, entre l'idéologie traditionnelle et la nouvelle, ce n'est pas tant les rapports sociaux qui sont changés que le but à atteindre.

Aussi, il s'agit de découvrir, par delà l'idée de l'indépendance économique, le milieu existentiel offert à chacune des classes dans ce monde nouveau, les limites de cette liberté nouvelle.

CHAPITRE 3

L'ESPACE EXISTENTIEL DANS ROBERT LOZE

"Or le mythe est toujours du métalangage: la dépolitisation qu'il opère intervient souvent sur un fond naturalisé, dépolitisé par un métalangage général, dressé à chanter les choses, et non plus à les agir".

Roland Barthes, dans Mythologies,
p. 231.

"Il n'y a pas mythe s'il n'y a pas dévoilement d'un "mystère", révélation d'un événement primordial qui a fondé soit une structure du réel, soit un comportement humain. (...) ...le mythe est assumé par l'homme total, il ne s'adresse pas seulement à son intelligence ou à son imagination".

Mircea Eliade, Mythes, rêves et mystères,
pp. 10-11.

"La pensée mythique n'est pas, comme on le répète souvent, propre aux Primitifs; elle est, comme tout autre création artistique, élaboration de l'homme qui se libère.

.....
Le mythe est plutôt projet qu'intention; dès qu'il a une raison il n'est plus authentique".

Jacques Dournes, L'homme et son mythe, pp. 106 et 139.

L'ESPACE EXISTENTIEL DANS ROBERT LOZE:

Le programme de réforme industrielle d'Errol Bouchette est susceptible de transformer l'ordre social traditionnel. Mais au niveau des valeurs vécues, rien ne change en profondeur.

En comparaison avec Charles Guérin et Jean Rivard, Robert Lozé n'impose pas une foi nouvelle; il tente de l'élargir. Il n'impose pas des paysages nouveaux; il suggère un agrandissement des cadres sociaux et géographiques. Les rapports entre patrons et ouvriers, entre dirigeants et dirigeés demeurent amicaux, mais la distance et la hiérarchie demeurent toujours. Le peuple est celui qui obéit, muet, même si la raison remplace le principe d'autorité. Au niveau du pouvoir, on fait place à l'industriel, mais le prêtre et l'avocat demeurent des figures dominantes. Le mieux être de la population est économique, tout comme dans les œuvres précitées, et conditionnel au mieux être de l'élite dirigeante. On n'abolit pas la société agraire et ses valeurs; on la complète par l'industrie.

Certes, certains aspects de l'œuvre de Bouchette donnent l'impression de progrès et d'ouverture. Mais ne sommes-nous pas victimes d'une illusion? Est-ce qu'éloigner les murs d'une prison suffit à changer la nature de la prison et du prisonnier?

Ce chapitre ne se veut pas une réponse complète à ces questions. Il est tout au plus une approche, une tentative d'éclairer sur un autre plan l'œuvre littéraire de cet auteur. En ce sens, il ne faudra pas se surprendre si certaines hypothèses peuvent dépasser les intentions ou le but visé par Bouchette. Dans cette étude nous sommes plus inté-

ressés par l'œuvre elle-même, prise dans sa totalité, plutôt que par le "message" qui s'en dégage.

Ainsi cette analyse s'apparente davantage à un essai avec tout ce que cela comporte de tâtonnements et d'hypothèses. A partir de l'étude de certains thèmes, d'images et de personnages oubliés dans les deux premiers chapitres, nous explorerons l'œuvre sous son aspect existentiel, idéologique et mythique s'il y a lieu.

A- Le thème de la richesse matérielle:

Dans Robert Lozé, les personnages qui ont eu ou qui sont appelés à avoir une influence quelconque possèdent une indépendance de fortune ou sont sur le point d'y accéder. C'est elle qui régit le bonheur des individus comme celui des nations. Robert Lozé, à ses débuts, est malheureux parce qu'il n'est pas assez fortuné pour agir gratuitement à l'occasion ou pour réaliser ses ambitions. Sa pauvreté l'empêche d'agir efficacement sur la société qui l'entoure. L'indépendance de caractère de Madame de Tilly et des membres de son groupe s'accompagne d'une autonomie sur le plan financier. Cette fortune permet à Adèle de Tilly d'être généreuse, de dominer les situations, de vaincre l'adversité. Jean Lozé devient influent le jour où il accède à la richesse matérielle.

Richard Demarcy qui a étudié en profondeur les spectacles bourgeois note chez ces derniers la prépondérance du thème de la richesse matérielle:

Il est en définitive le thème principal autour duquel les autres axes s'organiseront, que ce soit la réussite des personnages, leur ascension sociale, le voyage ou même l'exotisme¹.

1- Richard Demarcy, Eléments d'une sociologie du spectacle, Coll. 10/18, Unions Générales d'Editions, Paris, 1973, p. 31.

Ce thème s'exprime à travers deux modèles de civilisation: l'aristocratie et le monde américain:

les œuvres où le thème argent-richesse-fortune est avoué sans le moindre complexe, proviennent le plus généralement des Etats-Unis; alors que les sociétés tributaires de modèles européens, et donc aristocratiques le masquent².

Dans l'œuvre de Bouchette se dessinent les deux modèles. Robert Lozé en coiffant sa réussite matérielle d'une réussite morale et sociale tient du modèle aristocratique. Jean Lozé, qui affiche ouvertement sa fortune, s'inspire du modèle capitalo-américain. Dans l'un et l'autre cas le cheminement est le même, sauf quelques variantes. À la suite d'une étude systématique des différents spectacles de la société bourgeoise, Demarcy en dégage les éléments d'un modèle-type et auquel s'apparentent les personnages de Robert et Jean Lozé. Une comparaison schématique nous fera mieux saisir cette similitude:

Modèle-type³

Robert Lozé

Jean Lozé

1) Origine:

Pauvreté

Pauvreté

Pauvreté

2) Figures:

a) Convocation: "La phase de réussite rompt avec la phase de médiocrité (...) une métamorphose, une seconde naissance".

Convocation: La réussite professionnelle de Robert Lozé, rompt avec la phase de médiocrité où il végétait depuis cinq ans.

Vocation: Ouvrier inconnu. Découvrante d'un procédé nouveau de fabrication de papier. Il est lancé sur le chemin de la gloire et de la fortune.

2- Ibid., pp. 36-37.

3- Ibid., pp. 81-82.

b) Vocation: "Le personnage végétait, quelconque en apparence. Une intervention toujours fulgurante, d'aspect plus ou moins magique, le lance sur la voie de l'accomplissement en le révélant à lui-même".

3) Noyaux répétitifs:

Les exploits

Vaincre les forces d'inertie, surmonter une défaite électorale, gagner un procès, s'acquitter avec bonheur de la gestion des biens de M. Gardner...

Garder secret son invention, s'astreindre à des études, risquer ses économies pour obtenir un brevet d'invention au niveau international,
....

4) Réussite: Montée vers le triomphe jalonnée par une suite de faits notoires...

Rapide

Retour à Montréal, études du droit en profondeur, écrits remarqués, procès victorieux et gestion des biens de M. Gardner,...

De simple ouvrier devient directeur d'usine, construction d'une usine en terre canadienne,...

Rapide

5) Usage de la réussite:

Gloire, notoriété, notoriété, fortune, conquête,...

Gloire, fortune, conquête de l'indépendance économique de la province de Québec.

Cette grille de compréhension du héros bourgeois pourrait être contestable du fait qu'elle est tirée des spectacles bourgeois. Toutefois, Demarcy semble l'appliquer à des écrits autres que ceux du théâtre. Pour expliquer la différence entre les personnages d'origine aristocratique et d'origine capitaliste, il mentionne l'ouvrage de deux jeunes auteurs français, ouvrages parus en 1971⁴. Par ailleurs Barthes donne comme caractéristique visible de la bourgeoisie le fait économique: "comme fait économique, la bourgeoisie est nommée: le capitalisme le professe"⁵. Sur ce point il rejoint la dominante des spectacles bourgeois, tels que analysés par Demarcy.

B) Quelques figures issues de l'idéologie bourgeoise:

Cette analyse s'inspire surtout des Mythologies de Barthes. L'auteur établit comme hypothèse de base que depuis 1789, qu'on le veuille ou non, la bourgeoisie impose sa norme idéologique au monde Occidental. Ses analyses tentent d'éclaircir la confusion créée par le mélange incessant de la Nature et de l'Histoire dans la justification de l'ordre bourgeois. Certes, la définition que cet auteur donne du mythe est discutée et controversée. Cependant, comme analyse de fond d'une société donnée, ses réflexions demeurent toujours valables.

1) Le bateau:

L'image du bateau a une double fonction selon l'usage qui en est fait. Il peut être signe ouvert s'il s'associe

4- Ibid., p. 37. "Le talisman de M. Dussault et La rage de convaincre de M. Bleustein-Blanchet".

5- Roland Barthes, Mythologies, Editions du Seuil, Paris, 1957, p. 225.

à une exploration de l'inconscient de l'être et signe fermé s'il témoigne d'un monde "chiffré". Pour Barthes, le bateau est avant tout une image de "l'appropriation", une "exploration de la clôture"⁶. La croisière de Jean Lozé constitue justement une prise en main du territoire, une façon de définir les frontières de la société nouvelle. Cette démarcation frontalière ne signifie pas tant au niveau politique et humain que sur le plan économique et géographique. La prise en main symbolique du territoire par Jean Lozé, l'habitation d'un espace donné ne dépend pas d'une "complexité métaphysique (ou) morale, (elle)tient tout simplement à quelque caprice de la géographie"⁷. Pour l'industriel, la libération économique de la province de Québec, et même politique, ne dépend pas principalement des qualités morales des citoyens, mais avant tout de ses richesses naturelles. Les moyens suggérés et les possibilités de cette indépendance sont reliés avant tout à la géographie du pays. Par sa fortune, Jean Lozé est à l'image d'un conquérant capitalo-bourgeois. Sa science et sa compréhension et son explication de la société moderne, donne l'image d'un être supérieur "au vestige d'un âge romantique révolu"⁸. Ainsi, face à la nostalgie d'Alice, la femme de Jean Lozé, pour ce monde/nature symbolisé par François Dampierre, l'industriel dira: "Nous changeons, mais nous ne dégénérons pas, puisque nous nous adoptons aux conditions nouvelles d'une civilisation plus compliquée"⁹. Pour Barthes, l'image parfaite du bateau qui symbolise le monde bourgeois

6- Ibid., p. 80.

7- Ibid., p. 81.

8- Ibid., p. 81.

9- Errol Bouchette, Robert Lozé, p. 135.

est le Nautilus de Jules Vernes et son antithèse serait Le Bateau ivre de Rimbaud. Dans l'oeuvre de Bouchette, le bateau n'est pas totalement fermé. Peut-être est-ce là le signe d'une certaine ouverture. Dans la pensée du libéralisme économique et du capitalisme, l'entreprise privée demeure le moyen par excellence d'exploiter les richesses d'un pays. L'Etat doit intervenir le moins possible. Or, dans l'oeuvre de Bouchette, en principe du moins, l'Etat doit intervenir dans une certaine mesure. Mais quoi qu'il en soit, il est intéressant de souligner que Alice, le bateau de Jean Lozé, pourrait bien posséder, en littérature canadienne-française, son opposé avec Le Vaisseau d'Or d'Emile Nelligan.

2) La mythologie bourgeoise:

Dans Mythologies, Barthes dégage les principales figures de la mythologie bourgeoise qu'il explique ainsi:

Faute de pouvoir établir les formes dialectales du mythe bourgeois, on peut toujours esquisser ses formes rhétoriques. Il faut entendre ici par rhétoriques un ensemble de figures fixes, réglées instantanées, dans lesquelles viennent se ranger les formes variées du signifiant mythique. (...) C'est par leur rhétorique que les mythes bourgeois dessinent la perspective générale de cette pseudo-physique, qui définit le rêve du monde bourgeois contemporain¹⁰

Dans cette étude quelques-unes seulement de ces figures seront étudiées:

10- Roland Barthes, Mythologies, p. 238.

a) La vaccine:

Cette figure relève d'un esprit de classe. Dans son mode d'emploi, elle "consiste à confesser le mal accidentel d'une institution de classe pour mieux masquer le mal principal. On immunise l'imaginaire collectif par une inoculation du mal reconnu, on le défend ainsi contre le risque d'une subversion généralisée"¹¹.

Dans son oeuvre, Errol Bouchette note les faiblesses de la classe dirigeante dans le domaine politique, économique et éducationnel. Toutefois, il prend soin de mentionner les bienfaits et la nécessité pour l'élite dirigeante de demeurer au pouvoir. Son témoignage ne vise pas à l'abolition, mais à une amélioration de la classe dirigeante. Sur le plan économique, il condamne les trusts américains et l'action de certains capitalistes, non le système en lui-même et de ceux qui le représentent. Et pour éviter le risque d'une "subversion généralisée", l'auteur s'adresse de préférence à la classe dirigeante plutôt qu'au peuple. Ainsi, sa contestation du clergé et des élites politiques est voilée. Le mal social dont souffre la société canadienne-française, les faiblesses du système d'éducation, sont dus à une ignorance généralisée. En prenant à partie toute la société, Bouchette évite de s'attaquer directement aux vrais responsables de la décadence sociale qui sont les élites cléricales et politiques.

b) La privation de l'histoire:

Le terme est assez explicite sans qu'il demande un approfondissement. Cette figure consiste à "évaporer l'histoire, de la faire servir à une cause donnée: ... elle apprête,

11- Ibid., p. 238.

apporte, dispose; le maître arrive, elle disparaît silencieusement"¹².

Bouchette se sert à différentes reprises de l'histoire pour justifier la nécessité d'une conquête économique. Les faits historiques racontés tiennent très peu compte de l'aspect politique, social et humain. Il explique tout par l'économie. L'anéantissement des Boers n'est pas relié à une situation coloniale de nature à expliquer le manque d'industries appartenant à ce peuple. Son explication, si limpide soit-elle, est de nature à masquer la réalité historique. Son allusion aux patriotes de 1837-38 n'agit pas dans le sens d'une meilleure conscientisation du peuple canadien-français sur sa véritable situation. Elle vise surtout à concrétiser et à affirmer le lien colonial qui unit le Canada et la province de Québec à l'Angleterre ou du moins à bonifier la conquête. N'est-ce pas "à l'humanité de lord Durham, que lui (M. de la Chenaye) et ses compagnons durent de ne pas payer de leur tête le don du gouvernement responsable qu'ils faisaient au Canada"¹³.

c) La quantification de la qualité:

Cette figure se retrouve surtout au théâtre. Elle réduit "toute qualité à une quantité"¹⁴. Au théâtre cela peut se traduire par une profusion d'acteurs sur la scène ou par une surabondance de décors¹⁵. Chez l'acteur, selon Barthes, le "naturel est avant tout une quantité bien visible d'effets"¹⁶.

12- Ibid., p. 239.

13- Errol Bouchette, Robert Lozé, p. 159.

14- Roland Barthes, Mythologies, p. 241.

15- Richard Demarcy, Eléments d'une sociologie... p. 92.

16- Roland Barthes, Mythologies, p. 242.

Dans l'oeuvre de Bouchette, on cherche davantage à nous montrer les "effets de" plutôt que de nous faire vibrer "à la vie de". La qualité de la vie est quantifiée par une multitude de bienfaits qui arrivent aux deux héros. Par ricochet, leur réussite économique et leur action sur le peuple créent l'illusion d'un bonheur généralisé au niveau de la société. Au théâtre par exemple, les "enseignements du Marchand de Venise (...) (et) les profondeurs du Tartuffe" sont suggérés par "les salles resplendissantes (et) les savants artifices de la scène"¹⁷.

C) L'ordre social dans Robert Lozé:

Dans Robert Lozé les inégalités sociales sont justifiées et nous apparaissent comme naturelles. Cela fait partie de l'utopie bourgeoise et du libéralisme économique et social:

l'inégalité entre les individus n'est pas cachée, comme on aurait pu le penser à priori. Elle est au contraire exhibée vêtue de la même, et le spectacle repose sur cette exhibition de l'inégalité entre riches et pauvres présentée comme fait naturel. (...) Conclusion: l'inégalité, fait naturel, ne peut être productrice de conflits¹⁸.

Dans l'oeuvre de Bouchette, les différences sociales se fondent dans une harmonie presque totale. A chacun est réservée la place qui convient à son talent et à sa classe. Et tous, les pauvres comme les riches, "ont en commun d'être autonomes, indépendants, brefs libres"¹⁹. Le nègre

17- Errol Bouchette, Robert Lozé, p. 43.

18- Richard Demarcy, Eléments d'une sociologie..., pp. 82-83.

19- Ibid., p. 147.

en plus d'établir les colorations d'un exotisme, tout comme l'allusion à l'Indien, témoignent de la libéralité de l'idéologie dominante. Que le nègre apparaisse comme le serviteur du blanc, rien de plus naturel. Il occupe le second rang dans l'échelle sociale, juste avant le vagabond qui, lui, occupe le dernier. C'est un être bon enfant, naïf et rempli de vanité. Dans l'impossibilité de l'ignorer, la société lui a fait une place, susceptible de justifier l'utopie du libéralisme: "L'inévitable domestique nègre arpenteait la ruelle en mirant sa face noire dans toutes les glaces"²⁰. Aussi quoi de plus naturel, après le déraillement du train, voir l'avocat se hisser "sur les épaules du nègre"²¹. Par son air dégagé, souriant, le nègre respire la liberté et le bonheur, il n'est plus un esclave. Il joue un rôle utile dans la société. L'équivalent blanc du nègre serait Célestin Tranquille. Cet homme tout juste assez intelligent pour s'occuper des lampes d'un phare est si heureux qu'il ne demande jamais de congé.

L'image de Bertrand et de Louise vient généraliser celle du peuple. Pour l'ouvrier, comme déjà mentionné, on insiste surtout sur sa musculature. Au moral c'est un être intelligent qui se caractérise par sa docilité et son aptitude à jouer le rôle qu'on attend de lui. Il devient une "intelligence" au service de l'industrie et de ses représentants. Pour l'ouvrière, on insiste sur l'aspect peuple de son image. Elle sait s'habiller avec simplicité et la grâce qui sied à son rang. Vers la fin du roman nous la voyons heureuse au milieu d'enfants. Elle symbolise ainsi la mère de famille traditionnelle et heureuse de sa progéniture. Si l'homme du peuple se définit par son physique et

20- Errol Bouchette, Robert Lozé, p. 92.

21- Ibid., p. 147.

son habillement, il a aussi sa propre psychologie. Dans l'oeuvre de Bouchette il apparaît que les sentiments sont au peuple ce que la raison est à l'homme d'élite. Les rêves de Bertrand sont composés d'anges et de démons. Face à l'homme du monde, Louise a "un grand respect". Ce n'est pas sans "émotion" qu'elle frappe à la porte de l'avocat. "Elle rougit de plaisir" au compliment de Madame de Tilly. Cette dame du monde révèle sa délicatesse et son tact par l'intérêt qu'elle porte au "petit roman" de l'ouvrière²². Petit roman du peuple qui sous-tend l'idée du grand roman de l'élite. C'est ainsi que les angoisses d'Irène de Gorgendière, petite provinciale et femme par surcroît, ne peuvent être comparables au tourment intérieur de Robert Lozé, homme d'élite frustré dans ses ambitions: "J'ai eu tort, je le vois bien, dit-elle, mes inquiétudes semblent en effet peu de chose à côté de vrais soucis"²³. Certes, dans l'oeuvre, le peuple donne l'image d'être heureux même s'il est régi par la classe dominante. Mais l'oppression du peuple, de l'ouvrier, est camouflée du fait que ceux-ci ne possèdent pas encore leur langage. Il a celui de l'opresseur. La dialectique opprimé/opresseur s'exprime ainsi:

L'opprimé n'est rien, il n'a en lui qu'une parole, celle de son émancipation; l'opresseur est tout, sa parole est riche, multiforme, souple, disposant de tous les degrés possibles de dignité: il a l'exclusivité du méta-langage. L'opprimé fait le monde, il n'a qu'un langage actif, transitif (politique); (...) le langage de l'un vise à transformer, le langage de l'autre à éterniser²⁴.

22- Ibid., pp. 11-12.

23- Ibid., p. 17.

24- Roland Barthes, Mythologies, p. 237.

Dans la nouvelle, Robert Lozé a, pour un certain temps, la parole de l'opprimé. Son langage, sa contestation visent à transformer la société traditionnelle. Mais dès que l'avocat accède à la notoriété et à la fortune, sa parole se dépolitise. Il fait maintenant partie de l'élite. Aux côtés des nouvelles forces symbolisées par son frère, il devient oppresseur à son tour. Et le peuple se change en un instrument malléable au bon gré de l'élite dominante puisqu'on lui a enlevé jusqu'à la parole. Si Robert Lozé a pu s'élever au-dessus du peuple, c'est qu'il possède en lui les qualités nécessaires. Et ces qualités ne sont pas acquises, mais données comme fait de nature. Descendant d'une génération industrielle: "Robert Lozé (avait) beaucoup de ce qu'il faut pour faire un citoyen utile, (mais il) n'avait pas échappé au mal dont nous parlons. Chez lui, pourtant, ce n'était pas un mal héréditaire"²⁵. C'est ainsi que naturellement, biologiquement, à l'instar de son frère, (bon sang ne sautrait mentir), l'avocat se trouve au haut de l'édifice social.

Un être, dans cette société, est accepté tout en ne jouant pas un rôle utile à la société: le vagabond. "Anarchiste et ennemi de la société", ce n'est qu'exceptionnellement que l'hérédité de sa "férocité" le change en assassin²⁶. Il demeure avant tout un être susceptible de réécupération. N'a-t-il pas été dit que "Maimon, un des grands philosophes de l'Allemagne, fut un vagabond"²⁷. Ce personnage fait ressortir également la libéralité de l'idéologie bourgeoise et du libéralisme économique et social. Sur un autre plan, la paresse et la lâcheté du vagabond, font res-

25- Errol Bouchette, Robert Lozé, p. 16.

26- Ibid., pp. 5-6.

27- Ibid., p. 6.

sortir les qualités imminentes de travail et de courage de l'homme utile à la société, qu'il appartienne à l'élite ou au peuple.

Dans ce paradis social, un seul être n'a pas sa place: le bandit. Il est figuré dans l'oeuvre par les deux métis tués par Dampierre. Leur rejet de la société se justifie par l'impossibilité de les civiliser ou de les contrôler comme les Sioux par exemple. Dans la société moderne, ils apparaissent sous les traits de "voleur au coin du bois, financier véreux, prostitutions sociales, publiques ou privées"²⁸. Cette classe constitue un fardeau pour la société et une menace autant pour la collectivité que l'ordre établi. Mais le bandit, selon Brecht, est une figure inhérente à la bourgeoisie:

La préférence de la bourgeoisie pour les bandits est née d'une erreur d'appréciation selon laquelle un bandit ne saurait être un bourgeois. Cette erreur est elle-même la conséquence d'une autre erreur d'appréciation selon laquelle un bourgeois ne saurait être un bandit²⁹.

Sans en conclure au mythe bourgeois, cette analyse révèle, dans l'oeuvre, une influence marquée des normes de la vie bourgeoise ainsi que du monde capitulo-américain. D'autre part, on remarque une idée de supériorité que ce soit le fait d'un peuple ou d'un individu, d'une société ou d'une classe donnée. Cette notion de supériorité est justifiée par un fait naturel, héréditaire. Cela agit comme argument d'autorité et explique la domination d'un peuple sur un au-

28- Ibid., p. 17.

29- Bertolt Brecht, Indication à l'usage des lecteurs, dans Éléments d'une sociologie du spectacle, p. 254.

tre et la vision élitiste de l'auteur. Aussi, peut-on se demander si, chez Bouchette, ne couve pas un raciste qui s'ignore. Dans un autre ordre d'idée, pouvons-nous conclure au mythe pour cette nouvelle au sens que le définit Barthes? Cette première analyse invite à une réponse affirmative. Toutefois, nous ne pouvons oublier que la notion du mythe telle que définie par Barthes demeure controversée. Aussi avant de répondre à la question nous allons approfondir, bien sommairement il faut dire, la notion du mythe.

D) Robert Lozé et le mythe:

Le mythe ne se laisse pas définir facilement. Les recherches en ce domaine sont souvent divergentes, voire contradictoires.

Barthes situe son analyse du mythe au niveau de la relation Nature/Histoire. C'est un récit qui s'élabore sur une parole dépolitisée. C'est un langage second, un métalangage qui a pour fonction de traduire les choses en fait de nature et d'éternité. Il est le fruit d'une intention qui se dégage d'un message donné. Et dans le mythe, ce n'est pas l'objet du message qui le représente, mais la forme par lequel il se dit, car, dans le mythe, les hommes ne sont pas en rapport de vérité mais d'usage. Bref, le mythe, selon Barthes, peut se définir ainsi:

le mythe est toujours un métalangage: la dépolitisation qu'il opère intervient souvent sur un fond naturalisé, dressé à chanter les choses, et non plus à les agir.³⁰

On conteste chez Barthes la relation Nature/Histoire ainsi que sa tentative de vouloir politiser le mythe. Ceci

30- Roland Barthes, Mythologies, p. 231.

l'amène à la création d'un autre mythe: celui du petit-bourgeois. Ainsi, selon Dournes, pour expliquer les normes de la vie bourgeoise, Barthes s'est servi du mythe sans pour autant l'expliquer:

Par ailleurs, (Barthes) veut politiser le débat sur le mythe ("le mythe, à droite"); confondant symbole (comme image aliénante) avec mythe, magie avec religion, il se bâtit bel et bien un mythe: celui du "petit-bourgeois" 31.

Mircea Eliade, pour sa part, entrevoit le mythe comme une fonction des peuples primitifs et des civilisations archaïques. Le mythe, à son origine, servait à décrire les "comportements humains" et à donner des "éléments de civilisation". Le mythe devenait alors le moyen d'expliquer l'homme, le monde et les phénomènes naturels. Décrivant des manifestations d'un ordre sur-naturel ou de héros grandioses, il fixait ainsi des normes de vies nouvelles:

Le mythe se définit par modèle d'être; il ne se laisse saisir en tant que mythe que dans la mesure où il révèle que quelque chose s'est pleinement manifesté, et, cette manifestation est à la fois créatrice et exemplaire, puisqu'elle fonde aussi bien une structure du réel qu'un comportement humain 32.

Les personnages mythiques n'existent que dans la mesure où ils offrent des modèles remplissant la double fonction d'exemplarité et d'universalité. Ces "Etres surhumains ou

31- Jacques Dournes, L'homme et son mythe, Coll. Recherches Économiques et Sociales, Ed. Aubier-Montaigne, Paris, 1968, p. 103.

32- Mircea Eliade, Mythes, rêves et mystères, Gallimard, Paris, 1957, p. 10.

(Héros Civilisateurs)" se comportent "d'une manière exemplaire, (...) d'une manière universelle"³³. C'est ainsi que pour Eliade, à part les deux grands mythes politiques, le communisme et le national socialisme, le monde moderne n'a pas créé d'autres mythes susceptibles de changer le monde d'être au monde. La rationalisation et la science participent aujourd'hui à une évacuation de mythe, de sorte que le mythe n'existe plus en tant que manifestation collective et fondamentale sur le plan de l'universalité:

le mythe n'est plus dominant dans les secteurs essentiels de la vie, il a été refoulé, soit dans les zones obscures de la psyché, soit dans les activités secondaires ou même irresponsables de la société³⁴.

Il demeure que dans sa fonction originelle, le mythe avait pour fonction de fournir des modèles susceptibles de signifier le monde, de transformer les modes d'être à ce monde:

Aussi son rôle dans la constitution de l'homme est-il immense. Grâce au mythe (...), les idées de réalités, de valeurs, de transcendance se font jour lentement. Grâce au mythe, le Monde se laisse saisir en tant que Cosmos parfaitement articulé, intelligible et significatif. En racontant comment les choses ont été faites, les mythes dévoilent par qui et pourquoi elles l'ont été, et en quelles circonstances. Toutes ces "révélations" engagent plus ou moins directement l'homme, car elles constituent une "histoire" sacrée³⁵.

33- Ibid., pp. 10-11.

34- Ibid., p. 36.

35- Mircea Eliade, Aspects du mythe, Gallimard, Paris, 1963, pp. 177-178.

A partir de cette définition, certains éléments concordent avec l'oeuvre d'Errol Bouchette. Jean Lozé apparaît avec des composantes des héros mythiques prométhéens et messianiques. Il s'impose comme modèle d'un monde nouveau et d'un nouvel homme et apporte avec lui les éléments d'une liberté nouvelle. Son action se veut un exemple qui s'applique à une collectivité donnée mais qui origine de l'universalité d'un fait. Le phénomène industriel fait partie de ce qui est arrivé réellement sinon comme mode d'existence dans la province de Québec, du moins un peu partout dans le monde occidental. Ce fait est perçu par l'auteur comme un phénomène émanant de la nature même du monde. Le progrès économique, avec son mode différent d'exploitation par l'industrie, se présente donc comme un élément de civilisation susceptible de changer les modes d'être au monde. Jean Lozé lui-même se présente comme un héros civilisateur: "Ce que nous érigéons, ce ne sont pas des pyramides tumulaires, mais des civilisations"³⁶. De plus la sacralisation de l'action sociale et économique de l'industriel semble confirmer l'existence du mythe:

Le travail, le métiers, la guerre, l'amour étaient des sacrements. Revivre ce que les Dieux et les Héros avaient vécu in illo tempore se traduisait par une sacralisation de l'existence humaine que complétait de la sorte la sacralisation du Cosmos et de la vie³⁷.

Toutefois, malgré l'apparence de certains caractères mythiques, il semble que l'oeuvre romanesque échappe au mythe. Selon Eliade, il ne peut y avoir mythe que si les personnages s'adressent à "l'homme total (et non uniquement) à

36- Errol Bouchette, Robert Lozé, p. 58.

37- Mircea Eliade, Mythes, rêves et mystères, p. 35.

son intelligence ou à son imagination"³⁸. Dans l'oeuvre de Bouchette tout est clair, limpide et rassurant. L'oeuvre n'a pas la dimension du "mystère". Les personnages sont engagés dans une ascension sociale qui exclut en substance la totalité de l'homme. Aussi, plus que du mythe, l'oeuvre découlerait du rêve plutôt que de la réalité:

(Le rêve) n'est pas vécu par l'homme total et, partant, ne réussit pas à transformer une situation particulière en situation exemplaire, universellement valable. (...) Il n'est pas assumé en tant que dévoilement des structures du réel, ni en tant que révélation d'un comportement qui, fondé par les Dieux ou les Héros Civilisateurs, s'impose comme exemplaire³⁹.

Avec l'explication du mythe dans son mode de fonctionnement et ses caractéristiques formelles, par Jacques Dournes, la même conclusion se dégage. Toutefois, cette dernière analyse est susceptible de mieux nous éclairer sur les éléments qui ont présidé à l'élaboration de Robert Lozé.

Jacques Dournes, à l'encontre de Barthes, fonde le mythe à partir de la relation Nature/Culture. Et, contrairement à Eliade, affirme que le mythe n'est pas le propre des sociétés archaiques et primitives, mais le fruit "de l'homme qui se libère"⁴⁰. L'universalité du mythe ne s'explique pas par son contenu, différent à chacune des cultures, mais par "la structure de l'esprit qui est la même partout"⁴¹.

Alors qu'Eliade cherche à cerner le mythe dans son

38- Ibid., p. 11.

39- Ibid., p. 11.

40- Jacques Dournes, L'homme et son mythe, p. 106.

41- Ibid., p. 77.

essence et comme fait de civilisation, Dournes l'explique à partir d'un mythisant appelé Jorai:

Puisque nous avons l'occasion de disposer d'un mythe "en chair et en os", regardons-le de plus près, - l'écriture venant au secours d'un certain sous-développement auditif des civilisés du livre que nous sommes et que peut réactiver la reprise par la radio, de l'utilisation des ondes sonores; le Jorai, lui, sait écouter et transmettre, dans sa vérité et sa totalité l'homme tridimensionnel 42.

L'homme tridimensionnel, c'est-à-dire le Moi intime et social, connu, établissant de nouvelles possibilités de vivre avec le Moi inconnu de l'univers. En d'autres termes, à partir d'une Culture aliénante, uniformisante et contraignante et d'une Nature indomptée, créatrice et poète, le mythisant libère l'homme en créant un réseau de relations nouvelles d'être et de vivre le Monde. Le mythe se caractérise par sa globalité déterminée par son "oralité". Le mythe appartient au monde sensible. Il est physique, vivant, humoristique, il est "une épreuve de l'homme tout entier":

Le mythe n'est pas plus cru que conçu, il est senti, - ce qui a échappé aux démythiseurs. Plus pleinement humain que le Vrai et le Bien, le Bon (au sens "oral" donné plus haut, que le Jorai ne sépare pas du Beau) ravit l'homme globalement, le "prend aux tripes" (impression) et le porte à l'extase (ex-expression) sommet de la fonction de l'oralité 43.

Le mythe ne se définissant pas par son essence mais

42- Ibid., p. 18.

43- Ibid., p. 182.

par sa vie, il peut s'expliquer ainsi: Le mythe tient à la fois de la Culture et de la Nature. Il n'est cependant ni la Culture ni la Nature, mais un composé des deux. Il est un troisième terme, ambivalent, où l'être réalise un certain équilibre, mais "instable et provisoire; il lui permet de vivre sans s'installer dans le terre-à-terre et sans échapper vers un irréel de rêve⁴⁴. Il établit de nouvelles relations d'être au monde, de nouvelles possibilités. Ainsi, écrira l'auteur, l'ordinateur "est à la prévision des possibles, (ce que) la parole mythique l'est au projet de l'impossible"⁴⁵. Il faut entendre ici projet -non dans le sens de programme fixe - mais comme quelque chose qui "projette", qui "inquiète"; le mythe ne figurant jamais un monde fini, mais toujours ouvert à d'autres possibilités ou impossibilités. Il est en quelque sorte l'homme qui va. Celui qui fait éclater les frontières du vécu aliénant et conformiste. Il est une expérience globale et instantanée. Il échappe donc "à la mensuration de l'espace et du temps (et) la fonction mythique relève de l'émotion. Le mythe meut"⁴⁶. Il "n'explique pas, il comprend"⁴⁷, en ce sens le mythe libère. En bref:

Le langage mythique est le mode d'expression d'un message, jamais épuisé, sur le circuit ouvert de bouche à oreille, par une transmission à la fois continue et progressive, dont le sens s'épaissit à chaque génération et en chaque culture⁴⁸.

S'il y a un langage mythique, il y a donc un langage

44- Ibid., p. 179.

45- Ibid., p. 163.

46- Ibid., p. 181.

47- Ibid., p. 122.

48- Ibid., p. 126.

non-mythique. Jacques Dournes en dégage les principaux éléments dans un schéma comparatif⁴⁹. En résumé, tout langage dont la structure tient de la raison, du concept, du symbole et de l'intention, ne tire pas sa substance du mythe. Le langage mythique est celui de l'homme "producteur":

partout où l'homme parle pour transformer le réel et non pour le conserver en image, partout où il lie son langage à la fabrication des choses, le métalangage est renvoyé à un langage-objet, le mythe est impossible⁵⁰.

Dans Robert Lozé nous avons parlé de certains éléments, de certaines images qui semblent reliées au mythe. Les personnages recherchent une certaine totalité. Celle-ci leur est donnée par un succès personnel qui se coiffe d'une réussite sociale. Cependant, l'ordre existentiel de la société demeure le même où tout au moins les personnages n'accèdent pas à d'autres possibles que ceux offerts par la société. Et cette réussite rassure. En ce sens-là, l'œuvre joue au niveau du symbole: "Le symbole relie et rassure"⁵¹. C'est ainsi que les personnages/symboles n'établissent pas de nouvelle re-création du monde, mais échafaudent un monde qui vient les rassurer sur leur rêve. Ce n'est pas le Monde qui les pénètre, ce sont eux qui attirent et réduisent le monde à leur rêve. Le monde se centre sur eux-mêmes. Sur un autre plan, nous avons déjà vu que la nature ne joue pas profondément au niveau de l'univers intérieur des personnages⁵².

49- Voir Annexe C, p. 124.

50- Jacques Dournes, L'homme et son mythe, p. 234.

51- Ibid., p. 104.

52- Voir Les Saisons, Chapitre 11, pp. 38-39.

L'espace socio-géographique naturel devient un milieu à transformation et d'utilisation. Dans l'oeuvre se dessine une intention de changer l'ordre socio-économique, non un projet qui révèle une nouvelle façon de vivre le monde et qui ajoute une "épaisseur" dans la connaissance de l'homme. Et pour Dournes, le mythe "dès qu'il a une raison, n'est plus authentique"⁵³.

Ces œuvres d'un ordre mythique mineur, dégradé, se justifient dans "l'alibi". Elles pourraient s'expliquer ainsi: "X. est un fonctionnaire mythomane, il rêve de grandeur, se voit et se présente comme un héros, l'imagine et le décrit au point d'y croire..."⁵⁴. A ce moment l'être se raconte et nous raconte une fable, un conte, une légende. Le mythe agit alors comme une évasion, non comme re-création. Il navigue "entre mythe personnel et société conventionnelle"⁵⁵. Dans l'œuvre de Bouchette, Robert et Jean Lozé sont finalement l'endroit et l'envers d'une même personne. Dans le mythe, l'existence de "jumeaux" est assez fréquente selon Dournes. Et lorsqu'il y a doublage, la fonction mythique est ambiguë:

chez le mythomane il accentue la disjonction, chez le mythisant il vise en tissant un réseau de relations à réduire l'écart pour préparer la conjonction⁵⁶.

Cela peut se traduire ainsi. A=Moi, B=Autre. Dans le mythe, l'Autre "est ambigu, sa charge est positive ou

53- Jacques Dournes, L'homme et son mythe, p. 139.

54- Ibid., p. 133.

55- Ibid., p. 136.

56- Ibid., p. 135.

négative, selon que l'homme y projette son moi ou son ombre"⁵⁷. S'il projette son moi, il y a "transfère-sur", s'il y projette son ombre, il "émet-pour"⁵⁸.

Revenons à l'oeuvre. A représente le Moi de Robert Lozé. B représente l'Autre, l'être qu'il voudrait être, dans le cas qui nous intéresse, il s'agit de Jean Lozé. Dans l'oeuvre A rejoint B. Il y a conjonction, donc mythe pourrions-nous conclure. Cependant, il faut voir qu'avec A, Robert Lozé, nous assistons à un transfert de personnalité sur B, Jean Lozé. La relation établie est double, non complexe. De plus, il y a "fixation", ce qui amène la relation "justification-alibi"⁵⁹. Dans le mythe authentique, les jumeaux sont dans un rapport d'opposition (ex., la belle et la bête, Vautrin et Rubempré). Dans Robert Lozé, les deux frères sont dans un rapport de contradiction. Cette contrariété ne se situe pas sur le plan du moi intérieur, mais social uniquement. L'équilibre de Robert et Jean Lozé ne provient pas d'une meilleure connaissance de ce qu'ils sont, mais par la réalisation d'un objectif extérieur à eux-mêmes. Dans le mythe, A et B en rapport d'opposition tentent de réussir une conjonction "réalisable seulement par la transformation de l'être-égocentré en être relation, comme deux traits d'union se rejoignant en Lui qui passe infiniment les limites de chacun"⁶⁰. Lui, c'est-à-dire C, le troisième terme, un composé de A et B mais qui est plus que ces deux termes. Lorsque la conjonction est impossible, il y a destruction de A ou B ou des deux.

57- Ibid., p. 135.

58- Ibid., p. 150.

59- Ibid., p. 137.

60- Ibid., pp. 150-151.

Dans Robert Lozé l'union de A et B se fait à partir d'un milieu donné, d'un "actuel programmé". C'est-à-dire que sont connues "la finitude (...) et les limitations sociales"⁶¹. Dans le mythe, A et B cherchent un dépassement en C. Cette conjonction procède d'un "virtuel projeté", c'est-à-dire que procédant par va-et-vient continu, par alternance, "le projeté n'est pas donné mais reste à faire"⁶². Certes, pourrait-on objecter, la vision sociale donnée par Bouchette est à faire. Mais il faut tenir compte aussi que le mythe renvoie à une totalité, à une relation globale de l'homme et du monde. Le mythe authentique ne joue pas uniquement à la surface des êtres, ou un aspect de la personne (ex. l'être social), mais tente une relation profonde avec lui-même et le monde: "...en tant que signe, renvoyant sans cesse à d'autres niveaux, son temps n'est ni horizontal ni cyclique, il est vertical"⁶³.

E) Conclusion:

Le mythe tel que défini par Eliade et Dournes n'enlève pas pour autant de la valeur à l'analyse de la société à partir de Barthes et Demarcy, ceux-ci viennent préciser la nature de la vision du monde contenue dans Robert Lozé.

Eliade en arrive à une vision plus ouverte du mythe que Barthes. Le mythe ne peut se concevoir sans une totalité, définie comme globalité par Dournes, et sans "mystère, ce que Dournes appellera "l'épaisseur" du mythe. En faisant du mythe le propre des Primitifs et des civilisations ar-

61- Ibid., p. 178.

62- Ibid., p. 179.

63- Ibid., p. 180.

chaïques et en l'étudiant selon son essence, Eliade a tendance à lui donner des valeurs de symbole et aux modèles mythiques les valeurs d'archétypes. Pour Dournes, le symbole comme l'archétype relèvent de la rationalité, donc de l'intention et non du projet mythique en tant que tel.

Toutefois, en analysant l'œuvre romanesque de Bouchette à partir des composantes du mythe, Robert Lozé se révèle surtout comme une œuvre imaginaire, rêvée tenant plus du conte ou de la fable que de la réalité vécue.

A un autre niveau, l'analyse à partir de Barthes et Demarcy révèle l'influence du monde capitalo-américano-bourgeois sur la société canadienne-française ou du moins sur l'élite dirigeante. Jean Lozé est de culture américaine. Les actions qu'il pose sont à l'image du capitaliste américain, tant par ses gestes que par sa mentalité de dominateur soi-disant "civilisé". Ce terme étant chargé, dans l'œuvre des significations de progrès, supériorité, domination et puissance. Certes, il y a un refus du monde américain. Mais ce qu'il refuse, ce n'est pas autant sa façon de vivre qu'une certaine peur de l'américanisation. De plus, malgré ses bonnes intentions et son vernis patriotique, on peut se demander si l'industriel n'agit pas avant tout pour des intérêts personnels plutôt que pour des intérêts d'ordre collectif. La bourgeoisie, dit-on, n'a pas de sentiments, elle n'a que des intérêts, ou si l'on veut, elle n'a que les sentiments de ses intérêts. N'est-ce pas ainsi qu'aujourd'hui la publicité récupère, pour des intérêts autres que ceux du Québec, le fait québécois. Ainsi l'action de Robert et Jean Lozé ne semble finalement que rapportée à eux-mêmes et à ceux qui les côtoient. Par nécessité accidentelle, le peuple profite parcimonieusement à cette richesse. Mais tout comme en 1789, on utilise le peuple, on ne l'implique pas.

CONCLUSION

La pensée et l'oeuvre de Bouchette ne peuvent s'expliquer qu'en dissociant ces œuvres socio-économiques de son œuvre romanesque. Ces essais jouent sur le plan social et invitent à une action politique. Robert Lozé se situe au plan existentiel et cherche à démontrer les effets bénéfiques d'une réforme socio-économique. La nouvelle se situe ainsi sur le plan des valeurs.

Au premier niveau d'analyse se dessine clairement l'intention de l'auteur d'agrandir l'espace socio-économique de la société canadienne-française. En ce sens, la pensée sociale de l'auteur constitue un progrès par rapport à l'idéologie traditionnelle axée sur la langue, la foi et le sol. Soulignons aussi que la modernité de son langage est souvent annulée ou contredite par le conservatisme de l'auteur. S'il nous fait voir à l'occasion une autre forme de vie sociale et politique, c'est souvent mieux pour nous amener à sa propre vision du monde et de la société.

Sur le plan politique, Errol Bouchette agit en conformité avec les idées dominantes de l'époque. Il se fait le défenseur d'une fidélité à l'Angleterre. Il réaffirme la nécessité du lien colonial et impérial. Il perçoit celui-ci comme une garantie pour assurer l'autonomie canadienne face à la puissance américaine. Partisan du statu quo au niveau national, il accorde sa confiance en la Confédération. Aussi, prêche-t-il l'harmonie des deux nations par la reconnaissance et le respect des droits respectifs.

Sur le plan social, rien de bien neuf. Le peuple est perçu comme une entité globale, un être moral qu'il faut guider. A la femme, il accorde un statut social de mère et

d'épouse. Sur le plan politique et professionnel; il conçoit mal que celle-ci ait les mêmes droits que l'homme et qu'elle puisse accéder à toutes les professions et partager un salaire égal avec l'homme. De plus, il demeure convaincu de la nécessité d'une classe dominante, supérieure pour diriger le peuple et les destinées de la province de Québec.

Seuls sa réforme en éducation et le rôle attribué à l'Etat constituent les deux points progressifs de son programme. En éducation il prône un système structuré de haut en bas se concrétisant par un enseignement généralisé et conforme aux talents et aptitudes de chacun. Dans les écoles, la raison se substitue au dogmatisme de la foi et on suggère une plus grande liberté pour les étudiants des collèges classiques. En ce qui concerne l'Etat, celui-ci n'est plus uniquement le dépositaire et le gardien des valeurs traditionnelles. Il devient l'initiateur, le promoteur, le suppléant transitoire d'un capital qui manque au niveau privé. A ce niveau, l'Etat intervient dans l'implantation de la petite et la moyenne entreprise. Même s'il pense à long terme à la grande industrie, celle-ci est laissée pour le moment aux soins de capitalistes étrangers et américains. Ces derniers devant être contrôlés toutefois par une politique nationale d'exploitation et d'organisation forestière. Retenons que malgré la promotion accordée à l'Etat, dans l'esprit de l'auteur le développement industriel et économique demeure la responsabilité du capital privé, guidé et tempéré par un souci social et patriotique.

Réformiste prudent, Errol Bouchette tente de concilier indépendance personnelle, économique et collective dans le respect des idées dominantes de l'époque. Elitisme,

capitalisme, classe et société bourgeoise, telles sont les composantes et les limites accordées à cette libération et que nous retrouvons dans son oeuvre Robert Lozé.

De l'oeuvre de Bouchette, ce sont ses écrits à caractère économique qui retiennent l'attention. Ce n'est qu'en 1967 que sera étudiée son oeuvre romanesque, soit par Jean-Charles Falardeau^a. De son vivant la critique francophone souligne les travaux de Bouchette. Il n'existe pas cependant une analyse en profondeur de ses idées, sauf peut-être celle d'Armand Lavergne^b. La critique anglaise semble être plus prolifique à cet égard, comme le laisse supposer la bibliographie.

Léon Gérin^cen 1913, soit environ un an après la mort de Bouchette commente brièvement l'oeuvre de ce dernier. Il attribue l'orientation que prend l'oeuvre de l'économiste à l'influence anglaise de son milieu familial. Se contentant de relever les propositions contenues dans l'oeuvre, Gérin les considère comme appliquées dans tous les pays avancés, y compris le Canada. Quant à son application dans la province de Québec, aucun commentaire. En 1919, Edouard Montpetit^d analyse plus substantiellement le programme économique de Bouchette. Dans son analyse, il voit mal l'industrie prendre le pas sur l'agriculture. Il se défie également d'un gouvernement fort au niveau provincial. Il approuve, en principe du moins, le but poursuivi par l'économiste. Pierre-Elliott Trudeau^e dans son analyse du nationalisme ca-

a- Voir Annexe A, p.117.

b- Ibid., p. 117.

c- Ibid., p. 117.

d- Ibid., p. 118.

e- Ibid., pp. 118-119.

nadien-français associe la pensée de Bouchette à celle de Nevers et à celle de Montpetit. Il écrira que la pensée de ces auteurs fut assimilée parce qu'ils ont pensé nationalement leur science, en regard de l'idéologie dominante canadienne-française de l'époque. Michel Brunet^f contestera cette prise de position. Ce n'est pas pour avoir été nationaliste que la pensée de ces auteurs a cessé d'évoluer, écrira-t-il, mais surtout parce qu'ils avaient conservé la certitude que la province de Québec avait gardé la maîtrise de son destin. Pour nous, la faiblesse de leur pensée, semble découler du fait que ces auteurs n'ont pas vu, ou ont refusé d'assumer totalement la réalité et la complexité de la société canadienne-française de l'époque. Dans les histoires littéraires plus récentes, telles celles de Pierre de Grandpré^g et de Paul Guay^h, Bouchette est étudié en rapport avec sa pensée économique.

L'étude de Robert Lozé par Jean-Charles Falardeau nous amène sur un plan sociologique. Il dégage les similitudes qui existent entre cette nouvelle et les deux autres œuvres à thèse: Charles Guérin et Jean Rivard. L'ouverture apparente dans Robert Lozé se situe au niveau socio-géographico-économique. La société canadienne-française ne se limite plus à la paroisse et à l'agriculteur, mais cherche à englober le monde de l'industrie, des professions libérales, la ville et l'ouvrier. Ainsi, la règle d'exclusion est moins grande que dans les œuvres antérieures. Il demeure que même dans Charles Guérin et Jean Rivard la réussite des personnages est concrétisée par une réussite professionnelle et économique avant tout. Mais celle-ci est camouflée par un

f- Ibid., p. 119.

g- Ibid., p. 119.

h- Ibid., p. 119.

projet collectif à l'aspect rural et messianique, tandis que dans Robert Lozé la fortune s'affirme ouvertement. Dans l'oeuvre de Bouchette, le pouvoir clérical et politique demeure sensiblement le même. L'avocat et le prêtre conservent leur pouvoir de parole et par là celui d'éclairer et de guider le peuple. Mais, désormais, ils doivent composer avec les possesseurs de la richesse matérielle. Il faudrait voir, si la similitude de ces trois œuvres ne relève pas de la nature même de ces œuvres littéraires. Marc-Aimé Guérinⁱ a démontré par une analyse linguistique structurale que Charles Guérin est un conte et non un roman. L'analyse de Robert Lozé à partir du mythe incite fortement à une telle conclusion également. Si ces trois œuvres sont des contes, même en étant peu divertissants, il faudrait les étudier comme tels^j. C'est-à-dire, comme une production littéraire imaginaire, individualisée et non, semble-t-il, comme des œuvres inspirées de la réalité d'une collectivité donnée. De même qu'il nous paraît audacieux d'expliquer la société française au temps de Charles Perreault uniquement par ses contes et, ce, malgré leur richesse littéraire, sociologique et mythique, de même il nous paraît difficile d'analyser la société canadienne-française à partir uniquement de ces trois œuvres. De plus, en étant dans un rapport de contradiction idéologique sur le but à atteindre, et non d'opposition par rapport à l'ordre établi, cette trilogie nous renseigne peu, et indirectement sur la réalité vécue de cette époque. Tout au plus y voyons-nous une dualité fragmentaire d'une même vision existentielle du monde, les deux premières œuvres étant plus réductives par rapport à la dernière.

i- Ibid., p. 119.

j- Ibid., pp. 119-120.

Là où on peut s'interroger, c'est lorsque des héros de contes, ou rêvés, ou imaginaires, ayant peu d'affinité avec la réalité ou peu de profondeur sont présentés comme modèle d'imitation. Jean Rivard par exemple a été réédité jusqu'en 1932. Jean Lozé, pour sa part, s'apparente davantage à un produit d'exportation américaine qu'à un canadien français malgré les teintes d'un pseudo patriotisme. Peut-on y voir dans ce phénomène un des éléments qui explique l'aliénation culturelle de la société canadienne-française de cette époque, ou de ces auteurs, et dont fait mention Marcel Rioux^k? Cela peut-il être une des causes de l'aliénation profonde de Menaud telle qu'analysée par Gilles Marcotte^l? Une comparaison de Robert Lozé avec le conte merveilleux pourrait être révélatrice à cet effet. C'est ce que laisse supposer du moins le numéro d'Etudes françaises portant sur le conte parlé et le conte écrit^m. Fernand Dumontⁿ définit la période de 1900-1929 comme un espace idéologique. L'oeuvre de Bouchette ne fait pas exception à la règle. Elle est un espace géographique, social et rationnel avant d'être humain ou psychologique; idéologique avant d'être celui de la réalité vécue.

Il demeure que, en dépit de sa faiblesse littéraire, et peut-être par cet aspect même, Robert Lozé s'inscrit à l'intérieur de la littérature canadienne-française. Les thèmes d'une libération économique, de l'homme fort, de L'Idée, des préoccupations sociales seront repris par d'autres auteurs avec des variantes. Pour ne mentionner que les oeuvres

k- Ibid., p. 120.

l- Ibid., p. 120.

m- Ibid., p. 121.

n- Ibid., p. 121.

vres les plus marquantes, pensons à Jules Faubert de Ubald Paquin^o, Marcel Faure de Jean-Charles Harvey^p et à La Chesa-naie de Rex Desmarchais^q. En ce sens, l'oeuvre de Bouchette s'inscrit en tête de ligne d'une nouvelle pensée sociale, politique et économique qui cherche à naître et à s'imposer au Canada français en ce début du XXe siècle.

o- Ibid., p. 121.

p- Ibid., p. 121.

q- Ibid., p. 121.

CHRONOLOGIE

- 1862 Naissance de Errol Bouchette, le 2 juin, à Québec.
- Etudes: Élémentaires: à Ottawa, dans une école pour garçonnets, tenue par les Soeurs Grises.
 Secondaires: Petit Séminaire de Québec.
 Supérieures: Université Laval, étude du Droit.
- 1885 Reçu membre du Barreau de Québec.
- 1892 Mariage avec Alice Pacaud à Saint Christophe d'Arthabaska, fille de l'Hon. Edouard Pacaud, membre du Conseil Législatif.
- 1898 Secrétaire particulier de Sir Henry Joly de Lotbinière, ministre fédéral du Revenu et de l'intérieur.
- 1900 Bibliothécaire-adjoint à la Bibliothèque du Parlement d'Ottawa.
- 1905 Membre de la Société Royale du Canada.
- 1906 Secrétaire de la section française de Sociologie de la Société Royale du Canada.
 On le retrouve également membre du Club des Dix et de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.
- 1912 Le 13 août, à Ottawa, mort de Errol Bouchette, victime d'une épidémie de typhoïde.

BIBLIOGRAPHIE

- 1885 Chronique du mois dans La Revue Canadienne, Montréal, 1885, Tome XXI, pp. 361-371 et pp. 442-448.
 Nous n'y retrouvons que ces deux seules chroniques. A travers elles se dégage un esprit à tendance conservatrice. L'auteur est un admirateur des institutions britanniques et défenseur de la religion.
- A partir de cette époque jusqu'en 1898, Bouchette fait carrière dans le journalisme. Il est rédacteur pour L'Electeur de Québec; attaché de presse à La Minerve et L'Etendard de Montréal; correspondant du Globe de Toronto.
- 1900 French Canada and Canada, dans The Canadian Magazine, Toronto, Vol. XLV, Feb., 1900, pp. 313-320.
- 1901 Emparons-nous de l'industrie, publié par l'Impri-
 merie Générale, Ottawa, 1901, 41 pages.
L'Evolution économique dans la province de Québec,
 dans MSRC, Tome VII, Section 1, pp. 117-143, pré-
 senté par M. Benjamin Sulte.
 Edition originale, Ottawa, J. Hope et Fils, 1901,
 26 pages.
 Paru également dans La Revue Canadienne, Montréal,
 1902, Vol.: XLI, pp. 94-118 et pp. 166-181.
 Ces deux études forment la base de la pensée éco-
 nomique d'Errol Bouchette. Elles témoignent du
 souci de l'auteur face aux transformations socia-
 les apportées par la grande industrie. Elles dé-
 montrent également son inquiétude face aux trusts
 capitalistes étrangers et américains qui menacent
 de conquérir économiquement le Canada et la pro-
 vince de Québec.
- 1902 Le partage du travail, dans Le Journal de Fran-
 coise, Montréal, 1ère année, 14 juin 1902, pp.
 63-64.

Dans ce court article l'auteur fait la promotion de l'industrie, détermine les emplois féminins et le travail de la femme en usine, facilité par la machine, et justifie la disparité de salaire entre l'homme et la femme.

1903 Trois articles de revue dans Le Journal de Françoise:

- Un Duel en 1830, 2e année, 18 avril 1903, pp. 22-23.

L'auteur narre un duel qui a déjà eu lieu, dans le but de nous faire connaître "les moeurs d'une époque".

- Une héroïne de 1837, 2e année, 20 juin 1903, p. 86.
Une invitation lancée à une lectrice du Journal de Françoise pour écrire la vie d'une épouse d'un patriote, Madame Kimber.
- L'apothéose d'un artiste, 2e année, 7 novembre, 1903, pp. 194-195.

L'auteur fait la publicité d'un livre écrit par Henri d'Arles. Celui-ci dans Propos d'Art fait l'éloge d'un artiste canadien-français, M. Charles Huot.

Robert Lozé, nouvelle, Imprimeur A.P. Pigeon, Montréal, 1903, 170 pages.

L'auteur vulgarise sa pensée économique contenue dans ses études publiées en 1901.

Mémoires de Robert-Shore-Milnes Bouchette, 1805-1840, recueillies par son fils Errol Bouchette et annotées par A. D. Decelles, Montréal, La Revue Canadienne, 1903, 129 pages.

N.B. Les pages 7, 32, 51 sont de Errol Bouchette.

Le père de Errol Bouchette explique les motifs de son engagement politique, les causes qui ont amené le soulèvement populaire. Bref, une interprétation personnelle, mais intéressante, de la Rébellion de 1837-38.

1904

Le Sabre de Rolette, dans Le Journal de Françoise, 18 juin 1904, p. 399.

Un prétexte pour Bouchette de parler d'un de ses ancêtres, Frédéric Rolette, marin et soldat. Ce sabre, et surtout la bravoure de celui qui s'en est servi et grâce surtout au patronage du père de Errol Bouchette, valut au fils de Rolette un emploi quelconque dans le gouvernement du Canada.

Les hommes féministes, dans Le Journal de Françoise, 3e année, 3 septembre 1904, p. 470.

Commentaires de l'auteur sur un article du même titre écrit par un certain M. Frédéric Lolié et paru dans La Revue Bleue. Bouchette demeure conservateur en ce qui a trait à la condition politique et sociale de la femme. Tout en reconnaissant le bien-fondé de certains "mouvements féministes" de l'époque, il est en réaction contre ceux "qui prêchent la liberté absolue sociale et politique des femmes". Pour l'auteur la femme ne peut s'épanouir que comme mère et épouse.

Vues patriotiques: Du goût des Canadiens-Français pour les arts industriels et du parti qu'on en pourrait tirer, dans La Nouvelle-France, Vol.:3, octobre 1904, Québec, pp. 449-463.

1905

Etudes sociales et économiques sur le Canada, La première édition, en pièces détachées, de son traité d'économie, dans La Revue Canadienne, Montréal, 1905, Vol.: XLVIII, pp. 11, 122, 227, 362, 498, 601, 612; Vol.: XLI, pp. 75, 130, 271, 283, 385.

Altiora in votis, dans Le Journal de Françoise, 1er juillet 1905, Montréal, pp. 100-101.

Bouchette donne son interprétation sur la Rébellion de 1837-38. En concordance avec la pensée de son époque, il reconnaît la justesse des revendications des patriotes, sauf les moyens pris pour les faire valoir, soit la lutte armée. Il attribue ce geste à l'impatience de la jeunesse des campagnes.

- 1906 L'indépendance économique du Canada français,
 2e édition, Arthabaska, Imprimerie d'Arthabaska-
 ville, 1906, 334 pages.
- L'industrie nationale, dans Le Journal de Fran-
çoise, Montréal, 5e année, 18 août 1906, pp.
 149-151.
- Cet article nous montre que Bouchette est bien documenté sur la forêt et sur les industries qui pourraient se créer à partir de cette richesse naturelle. Voir Annexe B, pp. 122-123.
- 1907 Rapport de la Section 1, MSRC, 3e série, Vol: 1,
 mai 1907, pp. XIII-XV.
- 1908 Rapport de la Section 1, MSRC, 3e série, Vol.: II,
 mai 1908, pp. XXXVIII-XXXIX.
- 1909 Rapport de la Section 1, MSRC, 3e série, Vol.: III,
 mai 1909, pp. LXX-LXXI.
- 1910 Rapport de la Section 1, MSRC, 3e série, Vol.: IV,
 mai 1910, pp. XXVII-XXVIII.
- Les Ecossais du Cap-Breton, MSRC, 3e série, Tome
 IV, section 1, septembre 1901, pp. 3-16.
- 1911 Rapport de la Section 1, MSRC, 3e série, Vol.: V,
 mai 1911, pp. XXI-XXIII.
- Sources d'histoire parlementaire, MSRC, 3e série,
 Vol.: V, section 1, mai 1911, pp. 167-172.
- L'auteur décrit les difficultés d'établir les origines véritables du parlementarisme.
- 1912 Rapport de la Section 1, MSRC, 3e série, Vol.: VI,
 mai 1912, pp. XXVII-XXIX.
- Sir James Macpherson Le Moine, MSRC, 3e série,
 Tome VI, mai 1912, pp. V-VII.

Cet écrivain prolifique aurait écrit plus de 39 volumes en plus d'un grand nombre de brochures et d'articles. Les légendes et l'histoire l'auraient particulièrement influencé.

Les débuts d'une industrie et notre classe bourgeoise, MSRC, 3e série, Tome VI, section 1, mai 1912, pp. 143-157.

L'auteur s'inquiète de l'absence d'une véritable classe bourgeoise éclairée et influente sur le peuple. Il rêve d'une classe patronale, près du peuple, un peu à l'exemple des anciens seigneurs canadiens et de la classe bourgeoise d'avant 1837.

L'Ontario français économique, dans La Revue Franco-américaine, Tome IX, 1er septembre, Montréal, 1912.

- 1913 L'indépendance économique du Canada français, Montréal, Wilson et Lafleur, 1913, 293 pages. Troisième édition partiellement revue et mise à jour.

ETUDES

A- LIVRES ET BROCHURES:

- 1905 Dionne, N.E, Inventaires chronologiques des livres, brochures, journaux et revues publiés en langue française dans la province de Québec de 1764 à 1904, Ottawa, Hope and Son, 1905, pp. 133, 137.
- 1912 The Canadian and Women of the time, 2nd ed., Toronto, Briggs, 1912, p. 123.
- 1919 Montpetit, Edouard, Errol Bouchette et l'indépendance économique du Canada français, dans L'Action française, Montréal, Janvier 1919, pp. 5-21.
- 1925 Roy, Mgr Camille, Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française, Québec, Action Sociale, 1925, p. 110.

- 1926 Wallace, W. Stewart, The Dictionary of Canadian Biography, Toronto, MacMillan, 1926, p. 43.
- 1928 Soeurs de Sainte-Anne, Précis d'histoire littéraire, Littérature canadienne-française, Lachine, Procure des Missions, 1928, pp. 226 et 290.
- 1930 Roy, Mgr Camille, Histoire de la littérature canadienne, Nouv. éd. revue et mise à jour, Québec, Action sociale, 1930, p. 204.
- 1931 Le Jeune, R.P.L., Dictionnaire général..., Université d'Ottawa, 1931, p. 217.
- 1934 The Canadian Who was Who, A Standard Dictionary of Canadian Biography, Toronto, Trans Canada Press, 1934, Vol.: 1, pp. 62-64. (Article signé L. G., Léon Gérin).
- 1935 Wallace, W. Stewart, The Encyclopaedia of Canada, Toronto, University associates of Canada, 1935, Vol.: 1, p. 263.
- 1936 Audet, Francis-J., et Malchelosse, Gérard, Pseudonymes canadiens, Montréal, G. Ducharme, 1936, p. 152.
- 1939 Roy, Mgr Camille, Manuel d'histoire de la littérature de langue française, Montréal, Beauchemin, 1939, p. 138.
- 1944 De Serres, Clorinde, Bio-bibliographie de Errol Bouchette, diplômée de l'école de bibliothécaires de l'Université de Montréal, Montréal, 1944, 39 pages.
- 1957 Brunet, Michel, Trois dominantes dans la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme, dans Ecrits du Canada français, Tome III, Montréal, 1957, pp. 65-67.

- 1964 Falardeau, J.-C., Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain, dans Littérature et société canadiennes-françaises, PUL, Québec, 1964, p. 133.
- 1967 Falardeau, J.-C., Notre société et son roman, Editions HMH, Montréal, 1967, pp. 12, 25-45.
- 1968 De Grandpré, Pierre, Histoire de la littérature française du Québec, Tome II, 1900-1945, Librairie Beauchemin Limitée, Montréal, 1968, pp. 29-30, 189-190.
- Rousseau, Guilde, L'œuvre romanesque de Jean-Charles Harvey, Mémoire pour l'obtention de la Maîtrise ès Arts (français), Université de Sherbrooke, 1968, pp. 36-37.
- 1970 Brunet, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne-française, suivie de portraits d'écrivains, HMH, Coll. Reconnaissances, Montréal, 1970, p. 145.
- Trudeau, Pierre-Elliott, et autres, La grève de l'amianté, Ed. du Jour, Montréal, 1970, p. 15.
- 1973 Guay, Paul, Notre roman, panorama littéraire du Canada français, Hurtubise, HMH, Montréal, 1973, p. 31.
- 1974 Dumont, Fernand, Du début du siècle à la crise de 1929: un espace idéologique, dans Idéologies au Canada français, 1900-1929, PUL, Québec, 1974, p. 7.

B- ARTICLES DE REVUES:

- 1900 French Canada and Canada, appréciation anonyme, dans Canadian Magazine, feb., 1900, dans Review of historical publications relating to Canada, Toronto, 1901, Vol.: V, p. 114.

- 1901 Gérin, Léon, Notre mouvement intellectuel, MSRC, Ottawa, 2e série, Vol.: VII, mai 1901, p. 165.
- 1904 Emparons-nous de l'industrie, appréciation par E.D.T. Chambers, dans Review of historical publications, Toronto, 1904, Vol.: VIII, pp. 113-116.
- 1908 L'indépendance économique du Canada français, appréciation anonyme, dans Review of historical publications, Toronto, 1908, Vol.: XII, p. 144.
- Lavergne, Armand, Un beau et bon livre: L'indépendance économique du Canada français, dans La Revue Franco-américaine, Tome 1, avril, 1908, pp. 89-93.
- 1912 Les écossais du Cap-Breton, appréciation anonyme, dans Review of historical publications, Toronto, 1912, Vol.: XVI, p. ---.
- 1913 Blake, W.H., L'évolution économique de la province de Québec, dans Review of historical publications, Toronto, 1913, Vol.: VIII, pp. 99-100.
- Gérin, Léon, Notice nécrologique, MSRC, Ottawa, 3e série, tome VII, mai 1913, pp. V-X.
- 1914 L'indépendance économique du Canada français, appréciation anonyme, dans Review of historical publications, Toronto, 1914, Vol.: XVIII, p. 178.
- 1941 Surveyer, The Hon. Fabre, The Bouchette family, dans Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada, Ottawa, 3e série, Vol.: XXXV, section 1, mai 1941, pp. 135-146.

C- ARTICLES DE JOURNAUX:

1912 La typhoïde ne l'épargne pas, Anonyme, dans La Presse, Montréal, 14 août 1912.

Feu M. Errol Bouchette, Anonyme, dans Le Canada, Montréal, 15 août 1912.

Les funérailles de M. Errol Bouchette, Anonyme, dans La Presse, Montréal, 16 août 1912.

D- LECTURES COMPLEMENTAIRES:

Beaugrand, Honoré, Jeanne La Fileuse, 1878, 300 pages.

Buies, Arthur, La Lanterne, Montréal, 1868, 431 pages.

Chauveau, P.-J.-O., Charles Guérin, précédé de Fonctions et séquences dans Charles Guérin, Marc-Aimé Guérin éditeur, 1973, 384 pages.

De Nevers, Edmond, L'avenir du peuple canadien-français, Fides, Coll. du Nénuphar, Montréal-Paris, 1964, 332 pages.

Gérin-Lajoie, A., Jean Rivard, 5e édition, Librairie Beauchemin limitée, Montréal, 1932, 294 pages.

Hamelin, Jean et Marcel, Les moeurs électorales dans le Québec, de 1791 à nos jours, Les Editions du Jour, Coll. L'histoire vivante, Montréal, 1962, 125 pages.

Hamelin, Louis-E., Evolution numérique séculaire du clergé catholique dans le Québec, dans Recherches sociographiques, PUL, Québec, Vol.: 2, 1961, pp. 189-241.

Roby, Yves, Les caisses populaires, Alphonse Desjardins, 1900-1920, Édité par la Fédération de Québec des caisses populaires Desjardins, Lévis, Québec, 1975, 113 pages.

Rioux, Marcel, Commentaire: Aliénation culturelle et roman canadien, dans Littérature et société canadiennes-françaises, par Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, et autres, PUL, Québec, 1964, pp. 145-150.

Rioux, Marcel, Les Québécois, Coll. Le temps qui court, Seuil, Paris, 1974, 190 pages.

Savard, Pierre, La vie du clergé québécois au XI^e siècle, dans Recherches sociographiques, PUL, Québec, Volume VIII, No.: 3, Sept.-Déc., 1967, pp. 259-273.

E- LECTURES SPECIALES SUR LE MYTHE:

Barthes, Roland, Mythologies, Coll. Points, Editions du Seuil, Paris, 1957, 247 pages.

Beaudrillard, Jean, La société de consommation, Coll. Le point de la question, Vienne, 1970, 299 pages.

Demarcy, Richard, Eléments d'une sociologie du spectacle, Coll. 10/18, Union Générale d'Éditions, Paris, 1973, 447 pages.

Courtès, Joseph, Lévi-Strauss et les contraintes de la pensée mythique, Coll. Univers sémiotiques, Mame, France, 1973, 187 pages.

Dournes, Jacques, L'homme et son mythe, Coll. Recherches Économiques et Sociales, Aubier-Montaigne, Paris, 1963, 216 pages.

Eliade, Mircea, Mythes, rêves et mystères, Gallimard, Paris, 1957, 310 pages.

Eliade, Mircea, Aspects du mythe, Gallimard, Paris, 1963, 247 pages.

Piettre, Monique A., Au commencement était le mythe, Desclée de Brouwer, Belgique, 1968, 271 pages.

ANNEXE A

- a- Jean-Charles Falardeau, Notre société et son roman,
Editions HMH, Montréal, 1967,
pp. 12, 25-45.
- b- Armand Lavergne, Un beau et bon livre: L'indépendance
économique du Canada français, dans
La Revue Franco-Américaine, tome 1,
avril 1908, pp. 89-93.
- c- Léon Gérin, Notice nécrologique, MSRC, Ottawa, 3e série,
Tome VIII, mai 1913, pp. IX-X.

"Ainsi donc, Errol Bouchette avait trouvé dans son entourage des traditions de fierté, d'initiative personnelle, des préoccupations d'intérêt social (avec l'habitude, cependant, de s'appuyer sur les pouvoirs publics), et aussi le goût des études sérieuses, de la culture désintéressée. (...) ...il a sous les yeux une société qui présente de frappants contrastes: primitifs en contact avec des civilisés, communautaires subissant la poussée particulariste, campagnards engourdis dans leur isolement, tandis que les centres urbains retentissent déjà des progrès nouveaux du commerce et de l'industrie, du développement des moyens de transport; en attendant que demain le flot de l'immigration se tourne vers nos bords, que la mise en exploitation des ressources naturelles, que la concurrence entre groupes et entre races, bref que la grande mêlée sociale prenne une allure quasi vertigineuse.

Ce spectacle fait pour retenir l'attention du sociologue le plus impassible, est d'un d'un intérêt palpitant pour tout Canadien qui aime son pays. Faut-il s'étonner si Errol Bouchette, petit-fils de savant et fils de patriote, s'y soit arrêté?

.....

Et ne voit-on pas comment l'histoire de sa famille, et les péripéties de sa propre existence, lui ont suggéré les idées directrices qui sont la trame de tous ces écrits?

.....

Il n'est pas question pour le moment, on le conçoit, de prendre parti pour ou contre ces propositions, qui, du reste, sont aujourd'hui, même la dernière, acceptées et appliquées dans beaucoup de pays avancés, y compris le Canada".

d- Edouard Montpetit, Errol Bouchette et l'indépendance économique du Canada français, dans L'Action française, 3e année, no.:1, Montréal, janvier 1919, pp.5, 14-15.

"Errol Bouchette est plus qu'un précurseur, non pas mieux. Pour plusieurs, il est un maître; et qu'il ait prêché dans le désert le grandit davantage à leurs yeux.

.....

Il ne s'agit pas de provoquer l'essor industriel du Canada français aux dépends des campagnes dépeuplées, et s'assurer la prédominance de l'industrie sur l'agriculture. Il est clair que cela serait une erreur capitale. L'organisation économique est complexe et les forces productrices doivent être maintenues et réparties suivant que l'exigent les capacités et les aptitudes de la nation, et de façon qu'elles s'équilibrent et se complètent. Mais saurait-on demander à l'Etat d'intervenir aussi directement dans le domaine des activités économiques et d'exercer une influence sur le mouvement des richesses? La liberté des initiatives ne vaut-elle pas mieux et les pays jeunes n'ont-ils pas toujours compté sur l'effort individuel plutôt que sur l'appui de l'autorité administrative? N'ont-ils pas refusé de recourir aux rouages compliqués, aux lenteurs coûteuses de l'étatisme? Aussi n'est-il pas question de confier au gouvernement la haute direction des opérations industrielles ni de lui remettre en pleine propriété les instruments de production pour qu'il en use à sa convenance".

e- Pierre-Elliott Trudeau, La grève de l'amiante, Editions du jour, Montréal, 1970, p. 15.

"Ainsi en fut-il d'Edouard Montpetit et de quelques autres jeunes professeurs qui revinrent d'Europe, avant la première guerre mondiale, avec la notion peu répandue que notre peuple devait se tourner vers l'industrie et la finance. Ils ne reprenaient là qu'une idée prêchée au siècle dernier par Etienne Parent, Edmond de Nevers et Errol Bouchette. (...) Les jeunes professeurs ne rencontrèrent donc qu'hostilité et méfiance; on les taxa d'athéisme pour l'excellente raison qu'ils enseignaient la théorie économique du libéralisme.

Mais ils finirent par succomber à l'usure; Ils consentirent à "penser nationalement" leur science, et à en arrêter l'évolution, permettant ainsi à la pensée sociale offi-

cieille de rejoindre la leur et de l'engloutir. Si bien que quelques dizaines d'années plus tard, ils pouvaient sans inquiétude enseigner dans nos écoles une science surannée; du reste, un nombre croissant de nos penseurs avaient déjà commencé à poser la question économique, en termes nationalistes évidemment".

- f- Michel Brunet, Trois dominantes dans la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme, dans Ecrits du Canada français, Tome III, Montréal, 1957, pp. 39, 60.

Michel Brunet attribue la faiblesse de la pensée sociale et économique de Montpetit, de Nevers et de Bouchette, au fait que ces auteurs ont cru "que la collectivité canadienne-française avait conservé, malgré la Conquête, la pleine maîtrise de ses destinées". Plus loin, il ajoute que "Bouchette, égaré par l'optimisme fondamental et impénitent de notre nationalisme traditionnel, ne voyait pas les obstacles que ses compatriotes avaient à surmonter comme collectivité subjuguée. C'est la grande naïveté de tous ceux qui ont cru et qui croient encore que les Canadiens français pourront améliorer leur sort collectif dès qu'ils le voudront".

- g- Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, Tome II, 1900-1945, Librairie Beauchemin limitée, Montréal, 1968, pp. 29-30, 189-190.

- h- Paul Guay, Notre roman, panorama littéraire du Canada français, Hurtubise, HMH, Montréal, 1973, p. 31.

- i- Marc-Aimé Guérin, Fonctions et séquences dans Charles Guérin, dans Charles Guérin de P.-J.-O. Chauveau, Marc-Aimé Guérin, éditeur, 1973.

- j- Op. cit., voir a- Notre société et son roman, pp. 49-50.

Jean-Charles Faiardeau a d'ailleurs bien vu cette

faiblesse dans ces œuvres à thèse: "Cette littérature est déjà abstraite. L'écrivain canadien-français, intellectualisé, moralisant, construit des thèses et des modèles à imiter. On sent que, tout en simulant de s'adresser à l'ensemble de ses compatriotes, il n'écrit, de fait que pour l'élite restreinte qui partage sa formation et son mode de pensée. Son inspiration est coupée de la littérature populaire et du folklore". Plus loin, il ajoute que à part quelques rares exceptions, "il existe, entre la littérature écrite et la littérature orale, un divorce complet".

k- Marcel Rioux, Aliénation culturelle et roman canadien, dans Littérature et société canadiennes-françaises, par Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau, et autres, PUL, Québec, 1964, pp. 146-147.

"Selon Berque et ces écrivains (Albert Memmi entre autres) l'aliénation culturelle se présente comme l'effet le plus insidieux, le plus sournois et, somme toute, le plus nocif de la colonisation. Il faut entendre ici aliénation au sens de "devenir étranger à soi-même"; l'homme aliéné devenu exilé de lui-même, ne se sent pas tout à fait responsable de ses actes ni se sent de plain-pied avec les autres et la nature; il est pour ainsi dire dépossédé de lui-même.

.....

On semble généralement d'accord avec Henri-S. Tuchmaier pour dire que le roman canadien-français de la première période est dominé par le roman à thèse, celui dans lequel les impératifs moraux, politiques et religieux prennent le pas sur la description de la réalité sociale et psychologique. Comment qualifier ce type d'aliénation? C'est celle où l'auteur et ses personnages oublient leur individualité, leur moi, pour se perdre et s'abîmer dans des constructions de l'esprit qui n'ont souvent que de faibles rapports avec la réalité vécue.

.....

Cette perte de soi dans un objet, fût-ce une idéologie ou une thèse, se retrouve à l'état pur chez Grignon et chez Savard qui ferment cette période de l'aliénation idéologique".

l- Gilles Marcotte, Une littérature qui se fait, Montréal, Editions HMH, 1962, pp. 32-33.

- m- _____ Conte parlé, conte écrit, dans Etudes françaises, PUM, Montréal, avril 1976,
no.: 12/1-2, 177 pages.
- n- Fernand Dumont, Du début du siècle à la crise de 1929:
un espace idéologique, dans Idéologies au Canada français, 1900-1929, PUL,
Québec, 1974, pp. 1-13.
- o- Ubald Paquin, Jules Faubert, le roi du papier, Pierre R. Bisaillon, Enrg., Montréal, 1923,
165 pages.
- p- Jean-Charles Harvey, Marcel Faure, Imprimerie de Montmagny, 1ère édition, 1922, 214 pages.
- q- Rex Desmarchais, La Chesnaie, Editions de l'Arbre, Montréal, 1942, 294 pages.

ANNEXE B

Schéma des industries forestières possibles à partir des ressources forestières du Québec, tel que vu par Errol Bouchette. Dans L'industrie nationale, dans Le journal de Françoise, Montréal, 18 août, 1906, pp. 149-151.

- | | |
|---------------|---|
| <u>FORETS</u> | <ul style="list-style-type: none"> - bois de construction - bois d'œuvre - écorce - bois à pâte - farine de bois <hr/> <ul style="list-style-type: none"> - papier, objet en papier - meubles - ébénisterie - boiseries - moulures artistiques - instruments aratoires - voitures, wagons - ouvrage de vanneries - tissus <hr/> <ul style="list-style-type: none"> - acide pyroligneux - alcool mythilique - éther méthylique - acétones - divers acides - huiles lourdes - goudron - crésote |
| | <ul style="list-style-type: none"> - peintures - vernis - teintures - parfums - médecines - liqueurs |
| | <hr/> <ul style="list-style-type: none"> - boissons - rhums - sirops non fermentables - dragées fines |
-
- | | |
|---|---|
| 1) <u>Matières premières</u> | <ul style="list-style-type: none"> - bois de construction - bois d'œuvre - écorce - bois à pâte - farine de bois |
| 2) <u>Usine de fabrication d'articles finis</u> | <ul style="list-style-type: none"> - papier, objet en papier - meubles - ébénisterie - boiseries - moulures artistiques - instruments aratoires - voitures, wagons - ouvrage de vanneries - tissus |
| 3) <u>Industries chimiques à partir des déchets du bois</u> | <ul style="list-style-type: none"> - acide pyroligneux - alcool mythilique - éther méthylique - acétones - divers acides - huiles lourdes - goudron - crésote |
| | <ul style="list-style-type: none"> - peintures - vernis - teintures - parfums - médecines - liqueurs |
| 4) <u>Erablière</u> | <ul style="list-style-type: none"> - boissons - rhums - sirops non fermentables - dragées fines |

- 5) Tourbe - combustible
-
- 6) Fourrure - par l'élevage des animaux à fourrure
-
- AUTRES Eau et minérai
- métallurgie électrique
 - houille
 - fer
 - chantiers de constructions navales
 - industries métallurgiques diverses
-

ANNEKE C

"Si j'appelle "concept" une abstraction essentielle, le mythe pourra être dit abstraction existentielle, il isole un type (personnage, situation) de ses limitations spatio-temporelles pour lui donner plus de portée. Pour saisir à la fois le lien et l'autonomie de ces deux fonctions: la raison logique et le projet mythique, je propose une mise en rapport - très discutable, mais qui peut donner à penser - qu'il faut lire: logos est à muthos ce que a est à b, etc.:

<u>LOGOS</u>	<u>MUTHOS</u>
(parole, argument, raison, compte, explication)	(parole, récit, projet)
parole parlée	parole parlante
compte	conte
"ratio stat"	dynamique de la recherche
quantité	qualité
science	art
idée	image
technique	esthétique
raisonnement	associations
analogie	correspondance
comparaison	métaphore
analyse	re-création
réflexion	résonnance
introversion	extraversion
instase	extase
animus	anima
composante masculine de l'humain	composante féminine de l'humain